

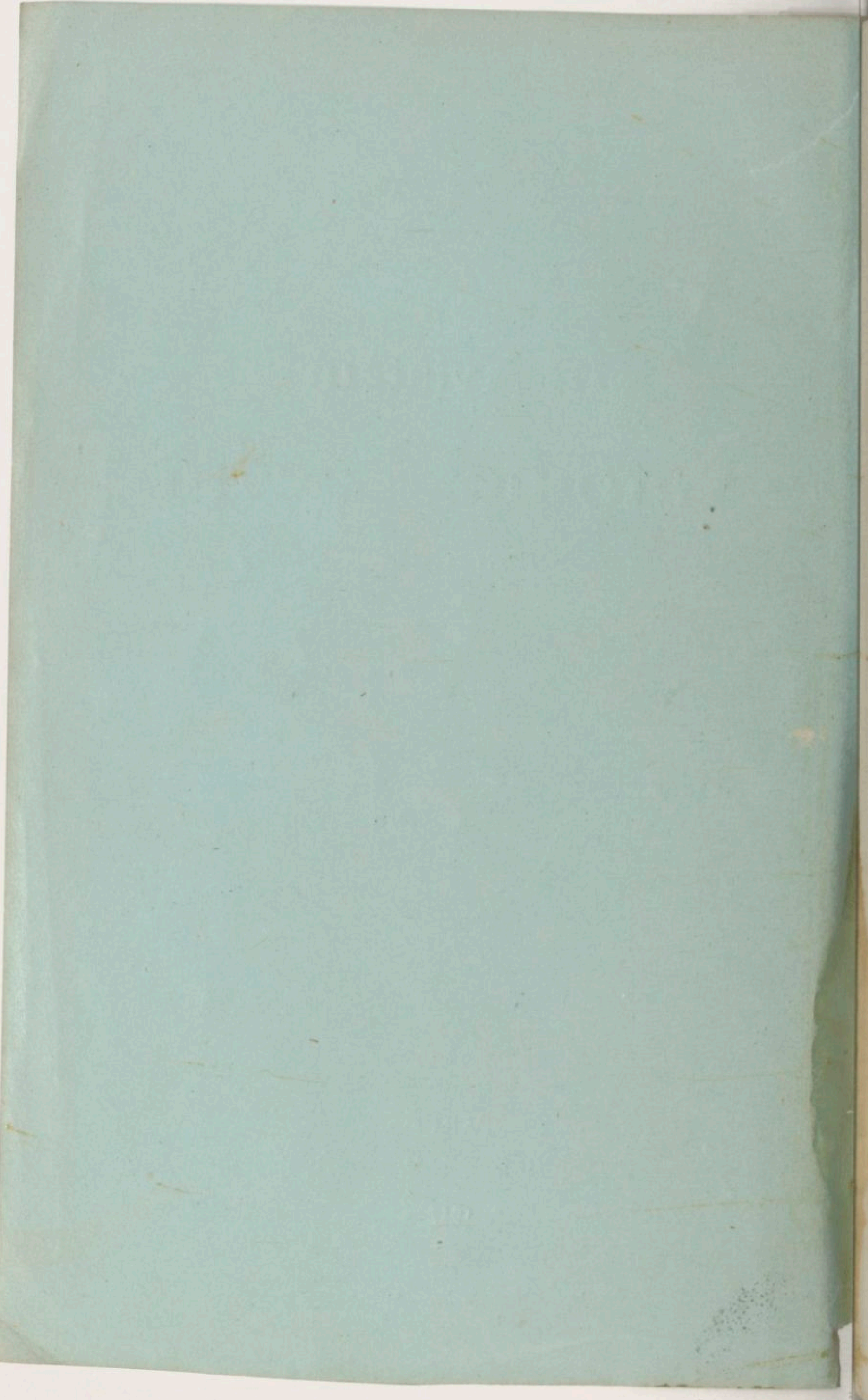
PÈRE RENÉ MOREAU S. J.

Un Aviateur
Antoine Lacam

1891-1916

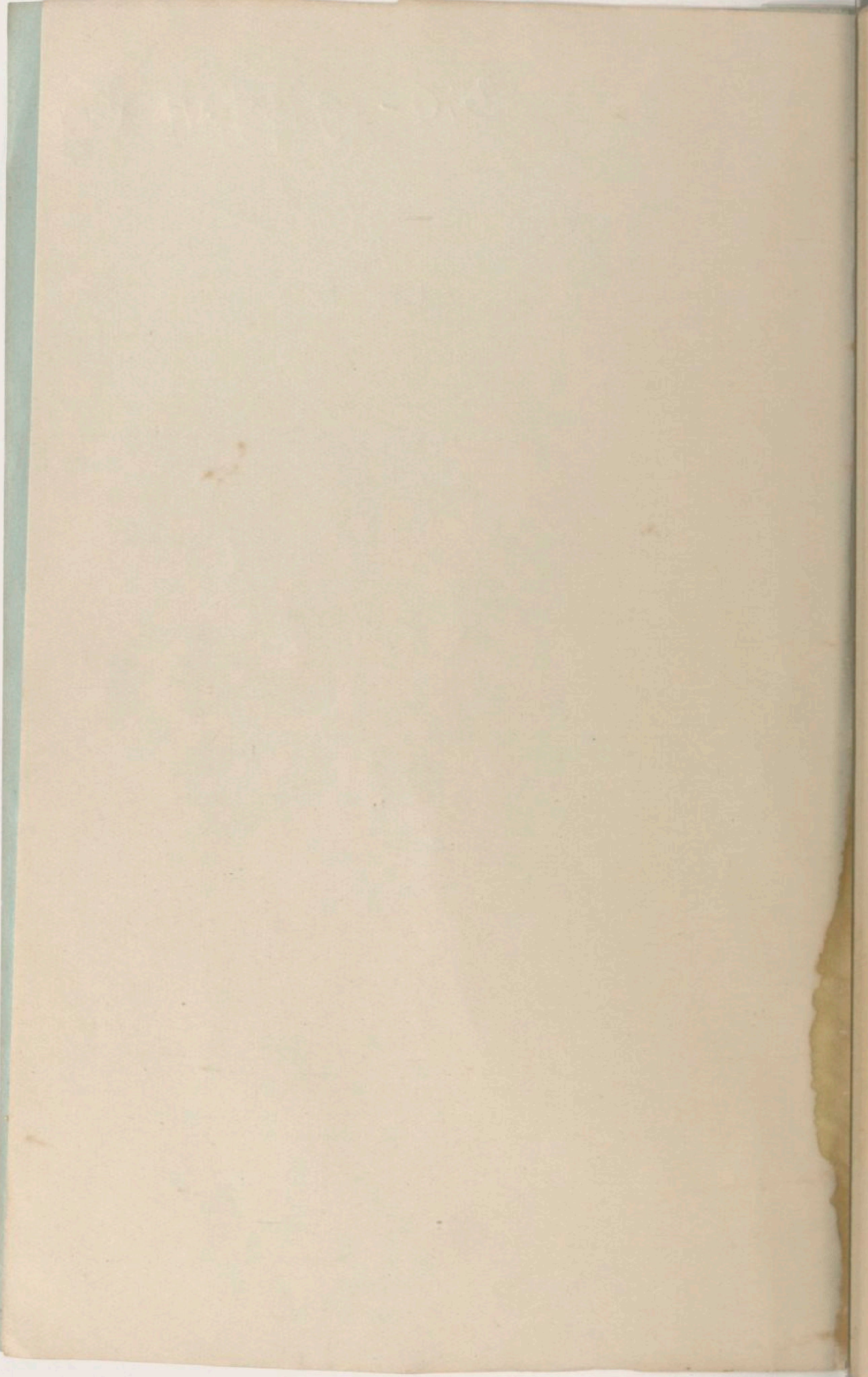


PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
—
1917



Bio-1934-MOR-1

10f2



A. G. Chaland - Barvier

UN AVIATEUR
ANTOINE LACAM

1891-1916

LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY

PÈRE RENÉ MOREAU S. J.

Un Aviateur
Antoine Lacam

1891-1916



PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE

117, Rue de Rennes, 117

—
1917

Nihil obstat :

CRÉTÉ,

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 17^a Aprilis 1917.

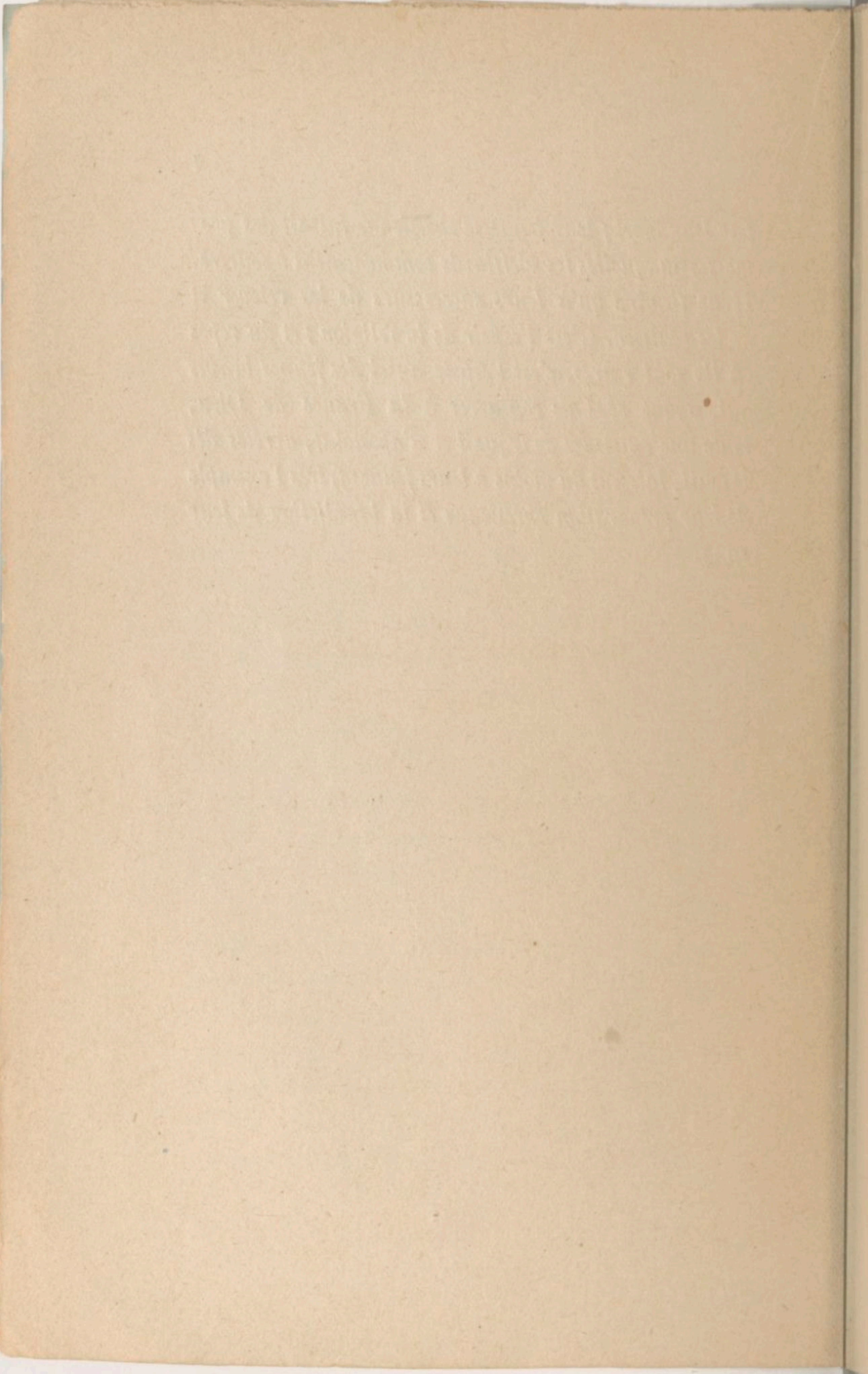
E. ADAM, v. g.

Ce n'est pas parce que Antoine Lacam a fait au pays le sacrifice de son sang qu'il a semblé bon de conserver son souvenir : combien d'autres jeunes gens, pendant la longue durée de cette guerre, ont eu la même généreuse vaillance ! Ce n'est pas non plus seulement parce qu'il a montré, dans ses dernières heures, des sentiments de foi, d'abandon joyeux, de paix surnaturelle qui ont arraché des larmes d'admiration à ceux qui l'approchèrent alors. Ils furent, ces sentiments, la naturelle conséquence et la récompense céleste d'une vie tout entière gouvernée par l'idée du devoir et par l'amour de Dieu. Cette vie, mise en relief et couronnée par l'héroïsme de la mort, cette vie qui fut simple, modeste, cachée, mais brûlante au dedans, débordante de désirs, préparée à l'action, destinée à l'apostolat, cette vie où Dieu régna sans compétition, sans résistance, vie d'écolier, d'étudiant, de jeune officier, et — en espérance — de conducteur d'hommes, de restaurateur de la patrie, pour sa petite part au moins, c'est là ce qui est bon à contempler, ce qui est consolant à

dire, ce qu'on aime à mettre sous les yeux de la jeunesse.

Antoine Lacam eut, peut-être, un moment, comme les autres âmes très pures et très généreuses l'ont à quelqu'un de leurs premiers instants, la pensée de se donner à Dieu dans l'intimité de la vie religieuse. Mais ce n'est pas à celle-là que, sa conscience interrogée et scrutée, il s'arrêta. S'il fut saint, il fut, en fait et en désir, un saint laïque. Il voulait dans le monde, dans l'industrie, au sein d'une population ouvrière qu'il mènerait par sa science, par son action, au bien-être temporel et tout ensemble à la foi, établir l'idéal qui lui était apparu et auquel il s'attachait de toute son âme. Cette volonté, puissante et fortifiée par tous les moyens surnaturels, il n'a pu la mettre à l'œuvre. La balle allemande l'a brisée. Mais comme elle fut jugée et récompensée par Dieu, — on doit l'espérer, — à l'égal de la réalisation complète empêchée seulement par la mort providentielle, de même elle mérite d'être aujourd'hui présentée comme modèle et comme encouragement aux jeunes étudiants de demain. La guerre, quand elle finira, fera place à un puissant besoin de rénovation : ceux qu'elle n'aura pas eu le temps d'atteindre, seront réservés à d'aussi graves, d'aussi importants devoirs, peut-être à d'aussi durs sacrifices que ceux qu'elle aura fauchés. Qu'ils lèvent les yeux sur ces victimes ; beaucoup n'exhortent pas seulement

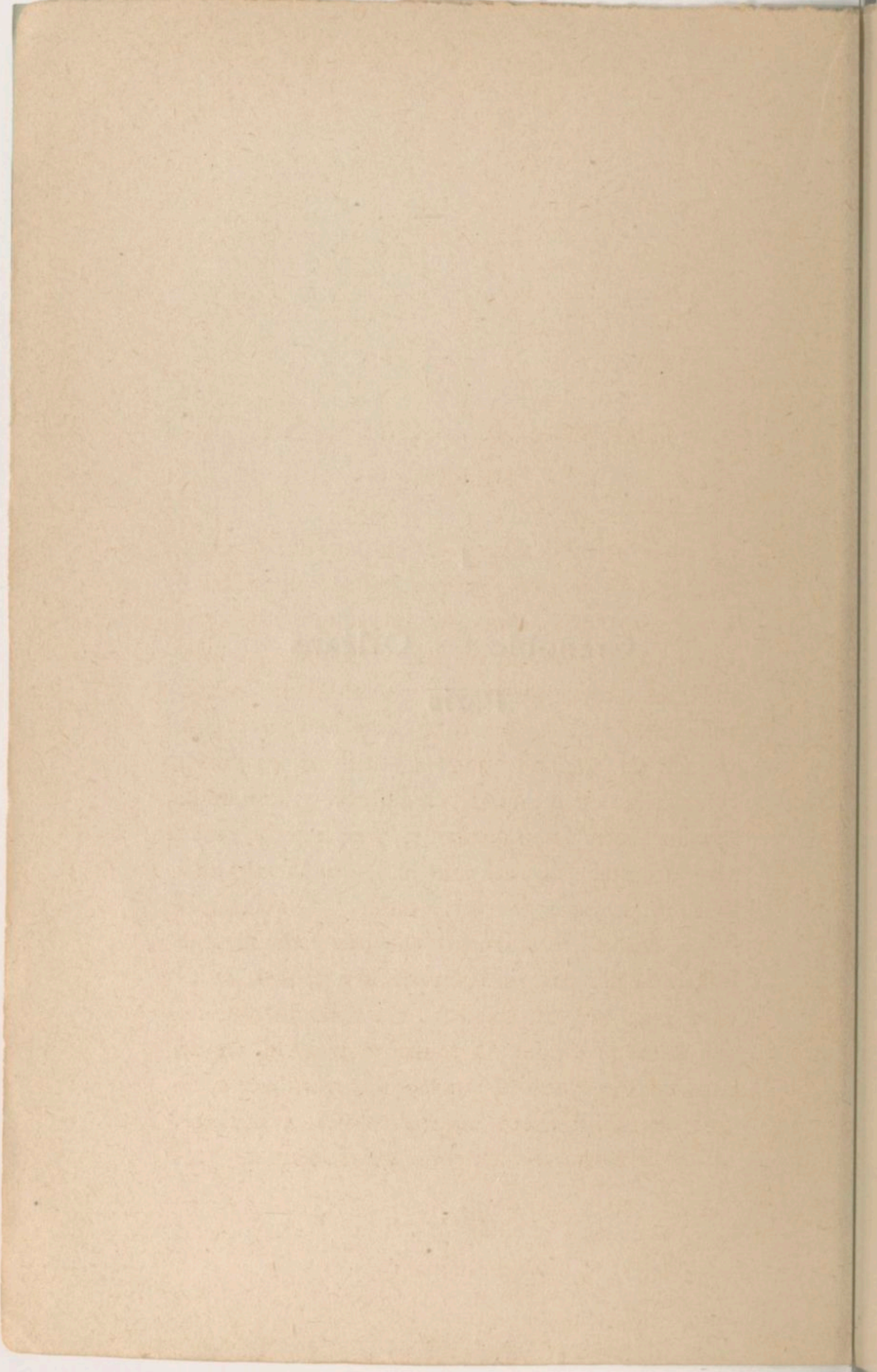
par leur mort ; leur jeunesse chrétienne faisait des promesses auxquelles les vieillards commençaient à sourire. Il ne tiendra qu'à leurs successeurs de les relever et de les réaliser. C'est l'espoir de la religion ; et du repos où ils sont entrés, c'est l'espoir aussi des jeunes braves qui, ayant rêvé de consacrer à la France de Dieu, toute une existence de travail et d'apostolat, arrêtés dès le seuil, laissent du moins à leurs jeunes frères l'exemple de leur préparation chrétienne et la bénédiction de leur sang.



1

Grenoble — Orléans

Paris



GRENOBLE — ORLÉANS PARIS

C'est à Grenoble que, le 26 juillet 1891, les hasards de la vie de garnison firent naître Louis-Marie-Joseph-Antoine Lacam : son père, capitaine breveté d'artillerie, occupait dans cette ville le poste d'officier d'ordonnance du général commandant son arme. Mais il était originaire du Quercy, et l'un de ses ancêtres, nommé Antoine lui aussi, s'était fait tuer en 1562, en défendant sa ville de Caylus contre les protestants. Son arrière-grand-père paternel avait été sous-préfet de Joigny sous l'Empire et sous la Restauration ; Louis XVIII l'avait décoré. Puis la famille s'était fixée dans le Bourbonnais, par suite du mariage de son grand-père avec M^{lle} du Jonchay. Le père de celle-ci, agronome distingué, a transformé la culture du pays par des procédés nouveaux et sa science agricole ; les paysans citent encore son nom avec éloge. M. et M^{me} Lacam habitèrent au château de Ves-

lins dans le Nivernais ; ils y furent bons et secourables à tous les braves gens et donnèrent l'exemple de la piété dans un coin de la France où elle est peu en honneur. Leur fils Raymond, élève des Jésuites au collège d'Yzeure, puis à l'Ecole de la rue des Postes, fut entraîné au loin par sa carrière militaire, et Antoine connut peu le pays paternel. Toutes ses préférences, très vives, allaient à celui de sa mère.

Celle-ci appartenait à une famille du Lyonnais, que le bon peuple de Saint-Chamond nomme encore la « grande famille », soit à cause de sa situation sociale, soit parce que, riche toujours de nombreux enfants, elle a essaimé sur toute la région : celle des Thiollière. Un des aïeux, François Thiollière de l'Isle, fut, en 1755, secrétaire du roi. Au XIX^e siècle, Camille Thiollière, grand-père d'Antoine, était maître de forges ; tout dévoué au bien de ses ouvriers, bien moral et religieux d'abord, champion de toutes les œuvres chrétiennes et surtout de celle des Cercles Catholiques d'ouvriers, il mérita d'être fait commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand et comte romain par Léon XIII. Sa foi ardente, héritage de ses pères, avait été nourrie et fortifiée par son éducation, faite chez les Jésuites, au collège de Fribourg. Il en fut, tout autour de lui, le grand propagateur. Homme

du monde d'une grâce parfaite, il devint un vrai saint, au sens propre du mot. Dans sa propriété de Lachal, près de Saint-Chamond, il avait construit une jolie chapelle romane, et, par un vif sentiment chrétien, il avait tenu à ce que le sanctuaire fût plus beau que l'habitation qu'il se destinait. Là, chaque soir, à la tombée de la nuit, il faisait lui-même la prière à haute voix ; et les gens de service, les fermiers, accourus au son de la cloche, s'unissaient de tout cœur à la dizaine de chapelet, aux cantiques. Le dimanche, des promeneurs attardés avaient la permission de se joindre à la pieuse assistance ; la chapelle alors était trop petite. Chaque matin, le maître de maison tenait à honneur de servir la sainte messe ; et la journée le voyait revenir faire, devant l'autel, de longues adorations. L'aumône, de tradition dans la famille, était répandue avec prodigalité.

On ne s'étonnera pas que la « grande famille » ait été une pépinière de prêtres, de religieux, de religieuses. Entre tous, les Jésuites dominant. Une des tantes d'Antoine mourut religieuse du Cénacle ; une autre, restée dans le monde pour s'y consacrer aux bonnes œuvres, a transformé la patriarcale demeure de Lachal en une maison de retraites où les exercices sont, pendant tout l'été, donnés aux dames ; non moins charitable que

pieuse, elle a fondé, à Saint-Etienne, une clinique pour les pauvres ; la guerre venue, elle est partie vers le front pour y soigner les grands blessés, comme infirmière volontaire.

Tels sont les traditions et les exemples qui bercèrent Antoine et imprégnèrent sa jeune âme. Aussi Saint-Chamond devint sa patrie d'adoption ; il aimait de prédilection cette pieuse petite ville, unique en son genre et par ses habitudes ; il regrettait de n'y avoir passé que trop peu de jours ; il souhaitait y revenir, s'y fixer, ou dans sa région ; le choix de sa carrière fut en grande partie, déterminé par cette espérance : on sait que le département de la Loire, Saint-Chamond en particulier, sont d'importants centres industriels. Il se sentait, il avait les goûts, les aptitudes, l'âme des Thiollière : leur pays devait devenir, était déjà le sien. En octobre 1915, il écrivait à son frère, venu à Grenoble pour y subir — avec succès — son examen de baccalauréat : « Tu conserveras bon souvenir de ma vie natale : je ne dis pas *mon pays*, car mon pays, c'est Saint-Chamond, il n'y a pas d'erreur ».

L'enfant fut baptisé à la cathédrale le 27 janvier. Il n'était pas le premier-né de la famille, il ne serait pas le dernier. Mais sa mère donnait à chacun les mêmes soins que s'il eût été seul ; et dans Antoine, ces soins trouvèrent un particulier

écho. Tout de suite il se montra ce qu'il devait être toujours, aimable et gracieux, prompt à obéir, empressé à tout faire pour le mieux, au point qu'on ne se souvient pas qu'il ait jamais mérité un reproche. Il avait une extrême horreur pour le mensonge : jamais il n'en sortit un de ses lèvres ; il redoutait même la moindre altération de la vérité, et il semble que la droiture, la franchise, la loyauté, si elles ne furent pas ses vertus de choix, caractérisèrent du moins son âme et sa vie.

Sa mère fut aussi sa première institutrice ; son intelligence vive et ouverte s'intéressait à tout, s'adaptait à tous les sujets. Il n'eut pas de peine à faire de rapides progrès, si bien qu'en octobre 1901, il était capable d'entrer en quatrième.

Cependant la famille avait quitté Grenoble en 1892. Et après plusieurs changements successifs, le commandant Lacam venait à Orléans comme chef d'Etat-major de l'artillerie. C'est là, qu'avant d'entrer au collège Sainte-Croix, Antoine fut admis à faire sa première communion. Il était bien jeune : dix ans ; et, à cette époque, l'âge fixé par l'autorité diocésaine était la douzième année. Il fallut demander une dispense de deux ans que M^{gr} Touchet accorda à l'intelligence et à la science de l'enfant, autant qu'à ses grands désirs. Pour se préparer à sa première rencontre avec Notre-Sei-

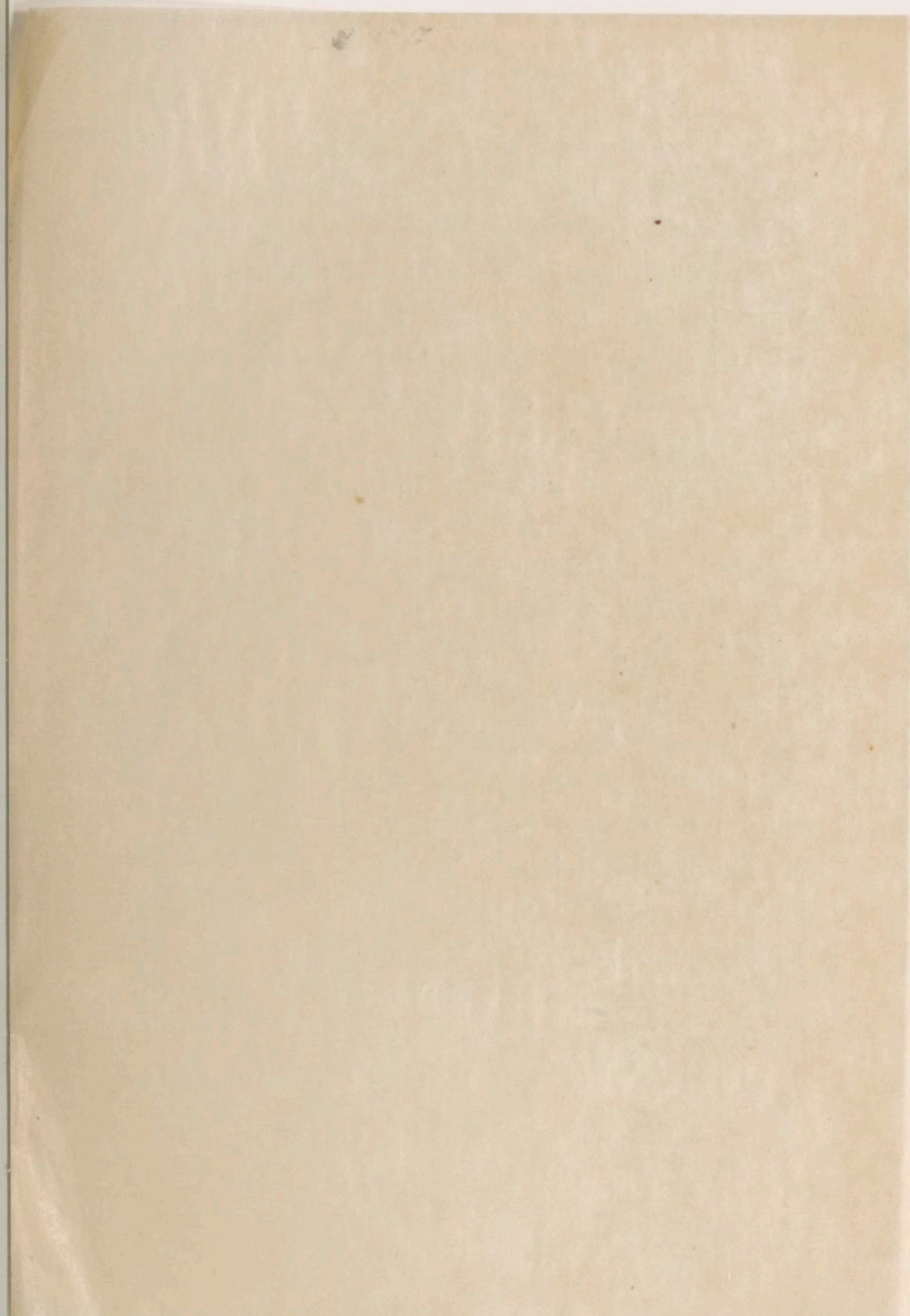
gneur, Antoine suivit les catéchismes du collège où il devait entrer au mois d'octobre.

Il y assista avec l'attention réfléchie qu'il donnait à toute étude, et, malgré sa jeunesse, en comprit si bien l'importance qu'il mit dès lors au premier rang de ses préoccupations son instruction religieuse. Aussi nul ne donnait, au catéchisme, des réponses plus claires, des explications mieux comprises.

On a gardé les cahiers où il consigna, jour par jour, les résumés des instructions et les résolutions de sa retraite préparatoire. Ils témoignent d'une singulière force d'esprit et de volonté dans un si jeune enfant. Dès le premier jour, il note : « Il faut que j'emploie de mon mieux le temps de cette retraite et que je passe ces trois jours dans la prière et le recueillement, priant beaucoup pour moi et aussi beaucoup pour mes camarades du catéchisme. » Et il souligne une, deux fois certains mots, prouvant ainsi l'intelligence nette de ce qu'il écrit et la force de sa résolution. Il en est ainsi tout du long de ces pages, où, sans doute, on retrouve la pensée, les paroles peut-être même du prédicateur, mais choisies, mises en relief, soulignées au point d'être devenues vraiment personnelles. Et d'autres fois c'est l'enfant lui-même qui parle, qui exprime son sentiment très vif. Ainsi

20





écrit-il : « Je fais cette retraite pour obtenir la grâce d'être un chrétien héroïque et que si je dois commettre *un seul* péché mortel, le bon Dieu que je recevrai dans trois jours, me rappelle à lui. » De temps en temps jaillit de son cœur sur son papier une prière où sonne son émotion. Le dernier jour il écrit ces nobles paroles que sa vie réalisera : « L'amour donne l'esprit de mortification : l'amour fait des saints ; l'amour fait accepter avec résignation les plus cruelles souffrances ; l'amour pour la patrie fait des héros. Aime, et pour aimer, souffre. Ainsi-soit-il. » L'enfant devenu jeune homme n'avait pas oublié ; bien avant d'être la victime du patriotisme, il transcrivait sur son portefeuille, ces deux citations qu'il gardait ainsi sous les yeux : « Je me suis fatigué à souffrir (Jerem. VI). — Quand on souffre, il faut regarder sa douleur en face, elle vous apprend toujours quelque chose. (P. Bourget) ». Enfin la retraite s'achevait, et le jour de la première communion fut « un jour radieux. » Sa dernière résolution, son dernier mot étaient écrits le soir même : « Demander tous les jours à Jésus-Christ que j'ai reçu ce matin, de conserver jusqu'à la mort mon innocence baptismale, et de mourir avant d'avoir commis *un seul* péché mortel. — AIMER. »

Cette résolution, il la répète à chacune des re-

traites suivantes : « Tout ce que je demande à Dieu, c'est de mourir avant de commettre un seul péché mortel. Je ferai ce que je pourrai. Dieu m'aidera... » Et, au commencement de sa rhétorique, il supplie encore : « Mon Dieu, faites-moi conserver toute ma vie, ma pureté et mon innocence baptismale ! » Dieu l'a exaucé, au témoignage du confesseur de ses vacances, de celui qui l'entendit le jour même où il quittait sa famille pour le régiment.

On ne s'étonnera pas que, dans de pareils sentiments, si généreusement disposé à répondre à tous les désirs divins, Antoine ait tout de suite senti la force, le charme et l'attrait de la sainte Eucharistie. Il aurait voulu s'en approcher tous les dimanches ; mais le jansénisme avait laissé à Orléans des traces profondes. En vain l'enfant renouvelait chaque semaine sa requête à son confesseur : il lui fallut des semaines, des mois, pour emporter la permission. Ses instances furent enfin récompensées. Bien vite il adopta l'habitude de la communion quotidienne ; elle le combla de joie ; il y fut fidèle tant qu'il le put. Lorsque ses études à Paris, ou, ailleurs, quelque circonstance y mirent obstacle, il y revenait aux jours de congé, aux vacances surtout ; grand amateur d'excursions dans la montagne, il ne partait cependant pas,

sans avoir été entendre la messe et recevoir la sainte Communion, dût-il pour cela se lever à 4 heures.

Cette année-là, Antoine faisait sa cinquième à la maison, sous la direction d'un répétiteur. Mais celui-ci ne donnait qu'une heure par jour à son élève. Le vrai rôle de précepteur fut rempli par M^{me} Lacam ; elle continuait ainsi l'œuvre qui avait toujours été la sienne ; et cette influence incessante sur un esprit et un cœur qui ne demandaient qu'à les subir, créait entre la mère et le fils une intimité très étroite, très confiante et très douce, destinée à ne jamais s'atténuer.

En octobre 1901, Antoine entrait au Petit-Séminaire de Sainte-Croix, comme externe ; et tout de suite il y conquit une des premières places parmi les élèves de quatrième. Il avait tout ce qu'il fallait pour cela : intelligence rapide et souple, avidité d'apprendre, esprit net et méthodique, soucieux du pratique et du parfait, ardeur soutenue au travail. Rien de pédant cependant ou de prématurément grave : il était joyeux, vif, se prêtait volontiers au jeu, aimait la répartie, qu'il avait facile et spirituelle. La première fois qu'il reçut le « Soleil », la distinction suprême au Petit-Séminaire, c'était le 2 décembre ; et le Supérieur le félicitant : « C'est mon Soleil d'Austerlitz », remarqua l'en-

fant. Mais il préférait aux parties entre camarades, la lecture et de petits travaux d'invention où il excellait ; puis la bicyclette, le cheval, la photographie devinrent ses distractions les plus aimées. Passionné pour la vie de famille, il fréquentait peu ses camarades. Néanmoins il se montrait toujours gracieux pour tous, aimable et complaisant, désireux de faire du bien, s'y employant fort à l'occasion. Bref il fut digne d'être compté parmi les meilleurs, les plus nobles élèves de l'excellente maison, qui reste fière de lui. « J'avais gardé de lui le souvenir très particulier qu'on a toujours de ses meilleurs élèves, écrivait après sa mort, M. le chanoine Lemoine, supérieur de Sainte-Croix ; la beauté de son sacrifice et de sa fin me fait voir en lui maintenant un de nos meilleurs protecteurs. »

Avec le même plein succès, Antoine achevait sa rhétorique en juillet 1905 ; il avait quatorze ans et demi, et ne pouvait espérer, pour subir l'examen du baccalauréat, une dispense de dix-huit mois. Il dut se résigner à redoubler sa classe ; mais l'année suivante, malgré tous les certificats et son brillant livret scolaire il se vit refuser encore, à cause de son titre d'élève du Petit-Séminaire, une dispense absolument normale. Enfin, après une nouvelle année, que, en grande partie,

il consacra aux sciences, il put affronter un bureau dont les abords étaient si jalousement gardés. Il fut reçu avec mention ; mais cette injustice lui avait fait perdre un an. En vain, en 1908, passa-t-il à la fois les examens de Philosophie et de Mathématiques. Sa carrière devait se ressentir de ce malheureux retard.

En même temps celle de son père était brisée par les mêmes haines anti-religieuses. Le commandant Lacam avait sa fiche à *Corinthe* ; elle l'accusait « de suivre les processions et de traiter fort mal les francs-maçons ». Cela suffisait pour l'arrêter au grade de chef d'escadron : il prit sa retraite avant l'heure. Aussi bien le souci de l'éducation de ses fils lui conseillait de s'établir à Paris. Antoine désirait entrer à l'Ecole des Mines et devait suivre les cours d'une école préparatoire ; il était temps de mettre François, son dernier frère, au collège.

Les goûts d'Antoine, aussi bien que ceux de ses parents, l'auraient conduit à l'Ecole Sainte-Geneviève, la célèbre rue des Postes : mais sa santé s'opposait au régime du pensionnat. Il entra donc à Stanislas. D'abord demi-pensionnaire, il demanda bientôt de n'être plus qu'externe ; il désirait tellement participer le plus pleinement possible à la vie de famille ! Il se résigna sans peine,

pour en jouir deux heures de plus, à faire deux fois un parcours long et pénible, à hâter son repas, peut-être avec un peu d'imprudence. Du reste, bien qu'il s'enfermât, jusqu'à presque s'y confiner, au foyer familial près duquel se groupaient ses plus chères, ses seules profondes affections, il ne se refusait pas à ses condisciples. Avec tous il avait les dehors aimables, les rapports familiers que comporte une camaraderie constante ; il donnait à tous aussi un exemple qui fut fécond et lui ouvrit largement quelques cœurs. Il fut donc très apprécié à Stanislas. Peu de jours après sa mort, M. le chanoine Pautonnier, directeur du collège, écrivait : « La mort d'Antoine m'a fait une très grande peine. L'ordre du jour dont il a été l'objet est vraiment très exact. « Adroit, modeste, d'une « conscience, d'un dévouement et d'un courage à « toute épreuve », il est bien là tel que nous l'avons connu : le garçon modeste, consciencieux, ayant pourtant une haute valeur... »

Et l'un de ses camarades d'alors, ancien élève de Polytechnique, lieutenant d'artillerie, lui rendait ce témoignage : « Je me souviens qu'à Stanislas, sa complaisance était devenue proverbiale parmi nous, au point qu'on n'osait plus lui demander de services, car on savait qu'il aurait accepté les commissions les plus pénibles, sans laisser croire un

seul instant que cela pouvait le gêner. Ses camarades, qui lui avaient rendu justice, s'employaient à lui éviter tout ce qui pouvait lui être désagréable, sachant que sa délicatesse et son dévouement l'empêcheraient d'en rien témoigner. »

Le foyer de famille, qui lui était si cher, lui réservait pourtant les plus cruelles épreuves. Déjà à deux reprises, à Nancy en 1895, à Vannes en 1899, il avait vu la maladie lui enlever une sœur de quatorze ans, un frère de seize. Et si son âge ne lui avait pas laissé sentir aussi durement la première séparation, la seconde lui fut singulièrement douloureuse, car son frère Gustave était l'objet de son culte ardent, culte bien justifié du reste par la vive intelligence, l'affection et les éminentes qualités du jeune malade.

Sept ans après, pendant les vacances, à la fin de juillet 1906, sa mère fut frappée de cécité. Rempli, comme il était, à son égard d'un si tendre attachement, uni à elle par une communauté si étroite de pensées, de sentiments, de vie, son chagrin fut immense. Mais il trouva dans l'épreuve l'occasion d'un dévouement empressé et continu. Durant toutes les vacances, il se fit l'infirmier de la malade, pansant lui-même les yeux qui se fermaient à la lumière, ne consentant à s'absenter que lorsqu'il s'était acquitté pleine-

ment de ces soins délicats. Deux ans plus tard, la famille se rendait à Lourdes pour demander la guérison de la chère aveugle. Pendant les trois jours que dura ce pèlerinage de prières, Antoine ne quitta pas un instant la Grotte ou la Basilique, toujours au nombre de ceux qui, sans cesse, offraient pour la malade leurs supplications. En vain celle-ci insistait pour qu'il fît quelques promenades, prît quelques vues photographiques. Il refusa : « Il sera temps, disait-il, quand la sainte Vierge nous aura exaucés. » Hélas ! la sainte Vierge, qui connaissait mieux les vrais intérêts de la pieuse famille, ne rendit pas la vue à l'aveugle, mais elle donna à tous la résignation. Dès lors, partout où il le put, Antoine se fit le guide, le compagnon, le serviteur de sa mère. Pendant ses vacances, il lui composait un livre en caractères Braille, de toutes les prières qu'elle aimait. A la campagne, où l'église était éloignée de quatre kilomètres, il ne consentait à laisser à personne le soin de la conduire à la messe. Rien ne lui coûtait au reste pour témoigner sa tendresse filiale. On le verra au front, aller sous les obus, follement téméraire, ramasser de petits objets, des fleurs même, qu'il veut lui envoyer.

A Paris, il rencontra de nouveaux deuils. En 1909, sa sœur cadette, son inséparable, cette Marie-Antoinette à laquelle il était si intimement lié

que familièrement on appelait le frère et la sœur « les deux Antoines », fut à son tour gravement malade. Pendant tout le temps que dura le danger, Antoine, dès qu'il était libre, courait à Notre-Dame des Victoires, demander en suppliant une guérison qui lui tenait si fort au cœur ; ses sacrifices joints à ses prières obtinrent la grâce sollicitée. Mais à peine sa sœur était sauvée, que de nouveau la mort approchait du frère devenu, après Gustave, l'aîné de la famille. Joseph avait eu une enfance très éprouvée : de fort mauvais yeux, avec peine compensés par son étonnante mémoire, lui avaient rendu très pénible son éducation ; Antoine s'était singulièrement attaché à ce frère, en raison même de son infirmité et lui montrait une délicate prévenance que Joseph rendait en tendresse. Son chagrin fut donc extrême, lorsque, après six mois de maladie, la séparation approcha. Il demeura cependant au chevet du mourant, l'aidant à prier, lui suggérant de pieuses invocations, jusqu'au dernier souffle, approchant de ses lèvres le crucifix indulgencié. Cette fois, sa douleur fut celle d'un homme, et la violence en fut tempérée par la foi. Quelques jours après, il disait à sa mère : « Il est bien vrai, maman, que la souffrance fait du bien : en faisant mon examen, je ne trouve plus aucune faute. » Mais il porta toujours le deuil de son frère.

A peine Joseph expiré, ce fut le tour de François, le sixième ; tombé malade, il fut rapidement mené au seuil du tombeau. De nouveau frappé au plus tendre de son cœur, Antoine promit, si son frère guérissait, d'aller chaque dimanche au patronage de la Villa des Otages, rue Haxo. La grâce obtenue, il fut fidèle à sa promesse ; elle lui coûtait fort cependant, car elle supprimait ses longues courses à bicyclette, si intéressantes à son goût, mais surtout si nécessaires après une semaine de dur travail intellectuel.

Toute sa vie, en effet, était ordonnée pour ce travail, qu'il savait bien être son devoir essentiel. Une fois sa résolution prise de devenir ingénieur civil, dans le but principal de remplir un rôle social et de gagner à Dieu une place dans les milieux ouvriers, il était décidé à n'être pas un ingénieur médiocre, et donc à travailler d'arrache-pied. Aussi bien c'était un des traits de sa nature, et non pas le moins notable, de n'être en rien content de la médiocrité. Il lui fallait arriver à toute la perfection dont il était capable ; et peut-être ce souci prédominant et constant, outre la fatigue à laquelle il s'exposait, nuisit-il parfois au succès brillant de certains examens. Car le temps était forcément limité, la besogne très étendue ; il lui arrivait, — parce qu'il voulait, en toute matière

qu'il abordait, toucher à son fond même, — de n'avoir plus les heures nécessaires pour quelque autre branche inférieure ; à la *colle*, il se trouvait donc moins préparé sur ces points de plus faible importance sans doute, mais dont la *cote* réagissait sur l'ensemble.

Ce n'était pas cependant qu'il épargnât sa peine. Tous les jours, son réveille-matin le faisait sortir du sommeil à 4 heures et demie : il était ainsi matinal, pour ne pas manquer sa méditation qu'il faisait avec la régularité et le zèle d'un religieux (1). Puis la journée tout entière était livrée à l'étude, sauf les quelques instants qu'il passait d'ordinaire, dans l'après-midi, devant le Saint-Sacrement dans une adoration fervente. La soirée se terminait par la prière récitée en commun, et suivie du chapelet. Alors seulement venait le repos, nécessaire et bien gagné ; mais quelque besoin qu'il en sentît, il ne se serait jamais dispensé, en octobre, de s'unir à la récitation du rosaire tout entier, qu'il disait avec toute la famille, présidée par le commandant Lacam lui-même.

(1) On a gardé la *Pratique de l'Oraison mentale*, du P. de Maumigny, dont il se servait. Les nombreux passages soulignés, les extraits qu'il en avait faits, prouvent le sérieux de son étude et son application à mettre en œuvre la théorie ascétique des Exercices Spirituels.

Sur sa table de travail, son crucifix, une image de la sainte Vierge étaient toujours devant lui, souvent invoqués. Car il avait une tendre dévotion pour le Sacré-Cœur et la Vierge Marie : leurs images étaient au nombre des objets essentiels qu'il n'oubliait pas en partant pour une excursion. Il n'hésita pas à modifier une fois tout un plan de voyage pour assurer la coïncidence de la fête de la Portioncule avec son passage dans une ville où il en gagnerait l'indulgence. Si son travail ne lui permettait pas de communier tous les jours, il ne manquait du moins jamais la confession et la communion hebdomadaires. Etant à Stanislas, il avait choisi pour directeur un des plus savants professeurs de la Faculté Catholique de Théologie, en qui il retrouvait un de ces religieux toujours honorés de la confiance et de l'affection des siens : il lui fut fidèle cinq années, allant le voir chaque samedi, lui ouvrant son âme en toute simplicité, se réconfortant auprès de lui dans toutes ses épreuves. Plus tard, une fois entré à l'Ecole Centrale, c'est le matin du dimanche que son confesseur le voyait arriver avec une exactitude militaire. L'absolution reçue, il s'attardait quelques instants à rendre compte de ses travaux, à raconter les faits saillants de la semaine, et se dirigeait ensuite rapidement vers la petite chapelle où il avait coutume d'entendre la sainte Messe.

On serait tenté peut-être de croire qu'une vie si réglée, si uniforme, si pieuse, faisait d'Antoine un jeune homme d'une gravité austère, un peu pédante peut-être, du moins peu souriante et peu sociable. Il n'en était rien ; il aimait la plaisanterie, riait franchement, n'avait aucune pruderie effarouchée, se trouvait à l'aise en société. Il est vrai que très ami des arts, il n'alla cependant jamais au théâtre ; ce n'est pas qu'il n'en eût envie : au contraire ; mais il en redoutait l'attrait et ne voulait être enlevé ni à ses études ni à la vertu. Du moins il jouissait vivement des distractions qu'il se permettait, surtout en vacances. Pendant l'année, ce n'était guère que de rapides courses à bicyclette dans les environs de Paris, dont il était fanatique : car il ne faut pas mettre au nombre des distractions, les visites qu'il faisait aux pauvres, comme membre de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, une de ses œuvres privilégiées, malgré les coups reçus un jour d'un de ses pauvres pris de vin. Mais pendant les vacances, qu'il passait en partie aux Veslins, en partie à la Louvesc, chère à ses goûts d'artiste et à sa ferveur de chrétien, il s'abandonnait largement au vif plaisir des randonnées, des chevauchées, des ascensions. Il y trouvait d'abondantes occasions d'exercer son talent de photographe, et très volontiers, à son retour, com-

muniquait ses clichés et ses impressions d'art.

Du reste nulle part il ne se posait en censeur, non plus qu'en moraliste ; sa modestie s'effaçait naturellement, mais sans affectation ; il se contentait de donner l'exemple, et dans toute société, où les bornes n'étaient pas franchies, il ne se montrait pas le dernier pour l'entrain et la gaiété. Et tout cela était voulu. Il tenait en effet à ce que la raison eût la haute main chez lui, qu'elle dominât l'imagination et le sentiment, que la volonté fût sa servante soumise. Ainsi avait-il acquis une maîtrise de lui qui ne se démentit pas jusqu'au dernier moment et que rendait singulièrement méritoire sa nature ardente.

Sans elle, il eût été, dans les discussions, un adversaire redoutable. Car, à côté de sa courtoisie native et de son affabilité, il possédait une vivacité d'intelligence qui lui faisait saisir rapidement les sophismes et les points faibles d'une argumentation, une facilité de répartie parfois mordante, et une instinctive antipathie pour les idées fausses acceptées d'avance et sans contrôle, pour le manque de bon sens et la sottise infatuée. Mais il avait été saisi au cours d'une lecture, par cette observation dont il sentit la vérité, qu'il avait soigneusement notée et qu'il voulait être sa règle de conduite :
« Pour la première fois, il fut frappé de cette

diversité infinie, inhérente à l'esprit humain qui fait qu'aucune vérité n'est jamais considérée sous le même aspect par deux personnes. (Tolstoï). »

Il ne manquait pas de l'appliquer, ce principe, dans les discussions qu'il soutenait à Orléans, à Stanislas, à l'Ecole Centrale ensuite, au sujet de la politique. Car ce travailleur, qu'on eût pu croire exclusivement absorbé par ses mathématiques, était féru de théories politiques et sociales. Il y était préparé du reste par les traditions de sa famille, de tout temps ardemment royaliste et ne voyant le triomphe de ses convictions religieuses que dans celui de la monarchie. Antoine était encore à Sainte-Croix, lorsque, vers 1906, se dessina le mouvement de l'*Action Française*, et tout de suite il s'y rallia, y trouvant la réponse à ses aspirations. Le libéralisme sous toutes ses formes, avec toutes ses conséquences, n'avait pas d'ennemi plus décidé : il applaudit avec enthousiasme à la condamnation du Modernisme et du Sillon ; la démocratie lui apparaissait comme la plus redoutable des chimères, et les doctrines d'autorité comme l'unique source du salut social. C'est par le petit journal : le *Réveil Français*, qui paraissait tous les dimanches, qu'il fut initié. Quelques-uns de ses camarades le vendaient à la porte des églises, autour de la statue de Jeanne d'Arc du Martroi ; à la lecture de ces

pages volantes, ses convictions devenaient raisonnées, claires et méthodiques. Aussi, dès que le journal quotidien de l'*Action Française* commença à paraître, il en devint l'abonné et le lecteur assidu. Il le recommandait, le propageait, en défendait l'esprit et les thèses dans de chaudes discussions, parmi des camarades fort éloignés de les admettre. A Paris, quand il pouvait s'échapper, le dimanche ou le jeudi, il aimait à entrer aux bureaux de la rédaction, à causer avec ceux qu'il y trouvait, même sans les connaître particulièrement. Parfois même, il fit passer dans le journal des communications intéressantes. Mais là se borna son action directe. Il eût désiré faire plus, se joindre aux plus actifs, aux plus ardents; il n'aurait craint ni les coups ni la prison; il s'en serait glorifié. Mais il crut que son premier devoir était l'étude, la préparation de son avenir, et il lui fit courageusement le sacrifice d'une abstention momentanée. Il ne prenait même pas part aux réunions publiques, aux congrès. Plus tard, certes, il se rangerait parmi les plus actifs, et se dépenserait, sans compter, pour les idées qui l'enthousiasmaient. Pour le moment le travail solitaire, aride, des matières d'examen le réclamait tout entier; il obéissait à regret, mais pleinement. Du moins chaque année, à Stanislas, il avait porté la couronne traditionnelle aux pieds

de la Jeanne d'Arc de Frémiet ; quand il fut à l'Ecole Centrale, il tint à prendre son rang au milieu d'un groupe de ses camarades dans le cortège immense de la jeunesse catholique qui se déroula devant l'héroïne.

Assurément une telle assiduité au travail, s'ajoutant à des dons remarquables et s'aidant d'une piété sincère et forte, semblait devoir assurer au jeune étudiant un prompt et brillant succès. Il le préparait avec une sorte d'acharnement ; il le demandait à Dieu par une nuit d'adoration dans la basilique de Montmartre ; il s'engageait à porter sa reconnaissance au sanctuaire de Paray-le-Monial... Travail, prières n'obtinrent pas le résultat escompté. Deux fois admissible à l'écrit, par une fatalité qu'expliquent, en partie au moins, les conditions de l'examen à l'Ecole des Mines, il fut écarté à l'oral. Il arrivait ainsi à la limite d'âge. Ce lui fut un chagrin profond, une terrible tentation de désespoir. Il avait mis son assurance dans la prière, dont, avec une foi un peu imprudente, il attendait trop un succès temporel. En la voyant trompée, son travail et ses sacrifices inutiles, son avenir compromis, il se sentit pris de découragement ; la révolte intérieure qui grondait en lui, se manifestait par une irritation que ne domptait pas sa maîtrise habituelle de soi ; sa piété semblait

menacée, sa foi combattue. Sa mère s'en alarma, et lui dit son inquiétude. « Oh ! lui répondit-il avec sincérité, *je garde le strict nécessaire* : je continue toujours ma méditation chaque matin, la confession et la communion tout les huit jours. » Les craintes maternelles se dissipèrent : il n'y avait plus qu'à attendre l'effet de la grâce. Elle agit, donna la résignation, apaisa la douleur. Mais il resta à Antoine un souvenir amer de cette cruelle déception.

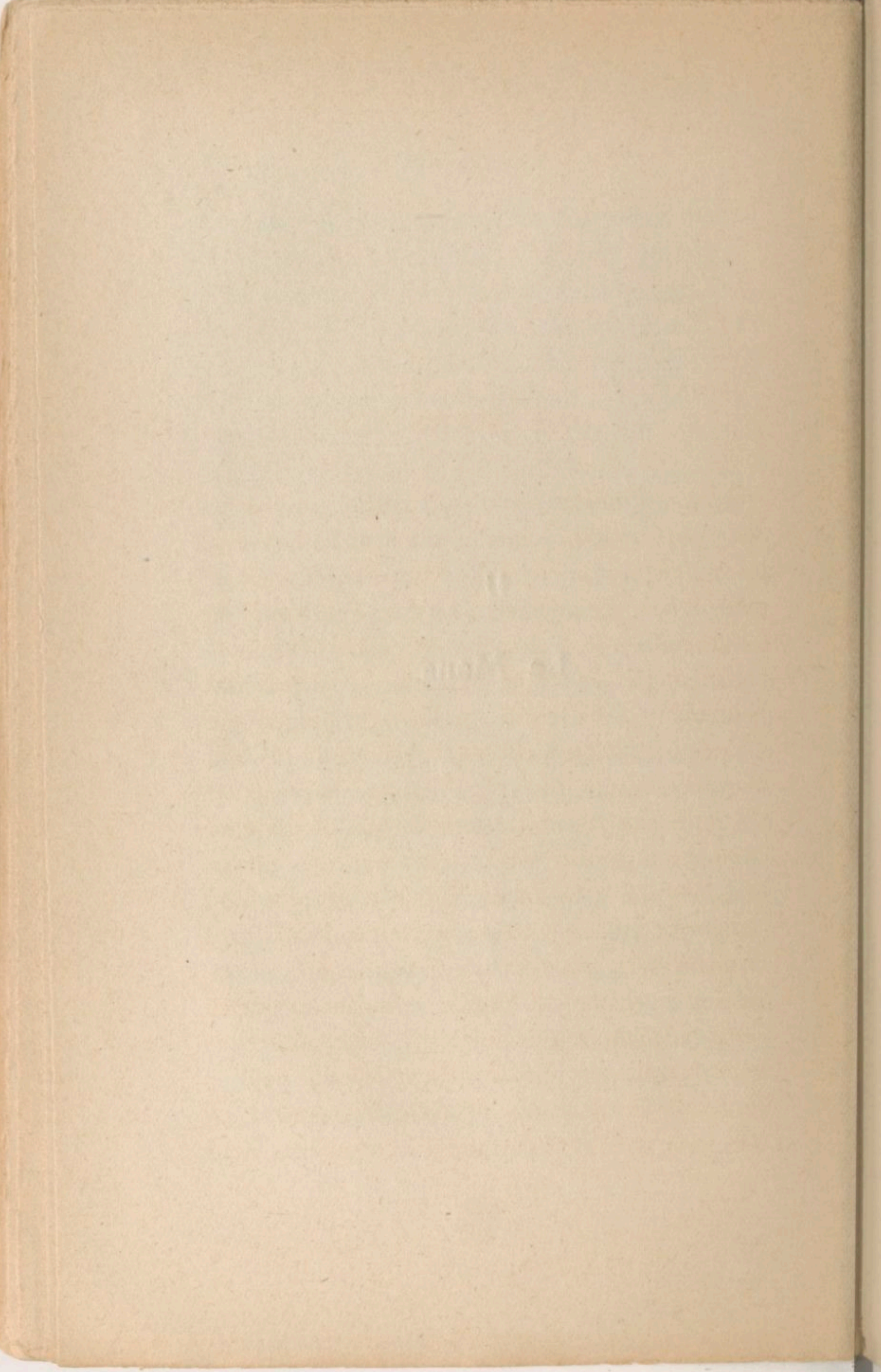
Avec résolution il se décida donc à changer de voie. L'École des Mines était fermée : restait l'École Centrale. Il rentra, malgré ses répugnances, à Stanislas, suivit humblement des cours qu'il regardait un peu comme une déchéance. Enfin l'année suivante, au mois de juillet 1913, il passait avec succès l'examen et était admis en un bon rang.

Sa première année d'école s'écoula avec la même régularité laborieuse et pieuse que celles de sa préparation. Aux vacances de 1914, après des épreuves finales brillamment subies, il disait à ses livres un adieu momentané, croyait-il, et joyeusement partait avec sa famille pour les vacances.

C'était Lourdes d'abord que l'on visitait : puis on remontait vers La Louvesc ; là depuis plusieurs années, les santés de tous réclamant une cure d'altitude, se passait le mois d'août.

11

Le Mans



LE MANS

Antoine jouissait, avec son entrain ordinaire, des joyeuses vacances que lui offraient La Louvèsc, les montagnes du Vivarais, Saint-Etienne même, malgré son éloignement, lorsque, en coup de foudre, éclata la déclaration de guerre. Ses goûts n'allaient pas au métier militaire ; il lui préférait hautement la vie civile, et, dans le programme d'études de l'Ecole Centrale, l'exercice du fusil ou du canon n'était pas ce qu'il aimait le mieux. Il s'y appliquait, comme à tout ce qu'il considérait comme son devoir ; il n'y trouvait aucun charme. Mais dès que le tocsin eut sonné, il fut prêt, non seulement avec résignation ou courage, mais avec enthousiasme. Dès l'enfance, il avait aspiré à mourir sur le champ de bataille ; pendant la guerre russo-japonaise, âgé de treize ans, il enviait le bonheur de tous ceux qui donnaient leur vie pour la patrie. Ce fut donc avec un plein dévouement, en harmonie avec ses plus anciens sentiments, qu'il

offrit à Dieu pour la France le sacrifice de son sang, « s'il n'en était pas indigne ».

Le 1^{er} août 1914, à la première annonce de la mobilisation, il écrivait ses dernières volontés dont il constituait exécutrice sa sœur Marie-Antoinette, il allait demander à son confesseur une suprême absolution, puis il faisait ses adieux le cœur et le front hauts. Ce n'est pas qu'il ne sentît douloureusement le chagrin de la séparation ; peut-être eut-il dès lors le pressentiment que son sacrifice était accepté, et du reste son affection pour tous les siens, qu'il n'avait jamais quittés, le remplissait d'angoisse. Mais il était et voulait être fort : sa mère lui avait appris qu'il fallait dépasser toujours son devoir au service du pays, se donner à la France sans compter. Une amie de la famille lui disait, au moment de l'adieu : « Je prierai tous les jours pour vous, demandant au bon Dieu de vous ramener à votre mère. — Oui, répond-il, mais si le bon Dieu le veut. Merci tout de même. » Cachant sous un visage souriant, le déchirement de son cœur, il embrassa les siens avec toute l'effusion de sa tendresse et partit.

Il se dirigeait vers le Mans. Simple *bizuth* de Centrale, il n'avait de droit encore à aucun grade, et entra au 31^e régiment d'artillerie comme second canonnier. Combien de temps devrait-il pas-

ser à compléter une instruction en partie reçue déjà ? cette période serait courte, il l'espérait, tant il lui tardait de partir vers le front. A peine au quartier Paixhans, il écrivait à sa mère : « Chère maman, je suis arrivé au Mans lundi matin à 3 heures, après un voyage long, pénible, mais si réconfortant ! Partout un calme absolu, la joie de rejoindre, la certitude que tout a été fait pour éviter la guerre, mais que le moment est merveilleux pour nous. Cette mobilisation semble avoir donné bon caractère à tout le monde, et tout marche bien, grâce à une merveilleuse bonne volonté. L'opinion est que j'en ai pour huit jours ici et qu'après, je rejoindrai au feu le 31^e déjà parti. Dieu veuille que cela soit ainsi ! »

Il ne devait pas tarder à s'apercevoir que les choses n'iraient pas si vite et qu'il faudrait prendre patience. La bonne volonté — surtout celle des soldats — ne suffisait pas à tout organiser, et le désarroi se faisait déjà sentir. « La vie militaire serait fort agréable, écrivait Antoine, si on était plus occupé, car nous n'avons rien à faire et nous ne pouvons rien faire. D'où longueur désespérante des heures. Heureusement j'ai de bons camarades et nous nous ennuyons ensemble. » (4 août). Il se console par la certitude de la victoire prochaine : « Dans trois mois l'Allemagne n'existera

plus. Etant donnée la disposition actuelle des esprits, le succès ne peut pas nous échapper. On ne s'imaginera jamais le calme, la confiance, la bonne volonté et la joie de partir de tous ces hommes, active, réserve ou territoriale. »

Du reste il est content de tout : « Les sous-off. sont très bien pour tout le monde, — l'autorité est tout à fait paternelle, ce qui ne l'empêche pas d'être très réelle. Quant au milieu, je suis surpris de le trouver moins grossier qu'à Centrale. Du reste depuis huit jours je marche d'étonnement en étonnement : je finirai par devenir *optimiste* !!! (9 août).

Il s'y efforçait du moins. Ces premières lettres sont toujours pleines de contentement ; la censure elle-même lui paraît admirable : « Réjouissons-nous que notre gouvernement fasse son devoir... Cette surveillance est parfaite. » (20 août).

Ce n'est pas cependant qu'il n'eût à souffrir. En remerciant des premières lettres qu'il reçoit de La Louvesc, il laisse échapper un soupir : « Huit jours d'isolement complet sont bien longs ! » (9 août). La famille qu'il n'a jamais quittée, le foyer si aimé, la « chère maman » surtout, dont il suppléait si affectueusement les pauvres yeux éteints, comme il s'en souvient ! mais il sait, ne fût-ce que pour ne pas réveiller trop de chagrin en ceux qu'il a

laissés au loin, refouler ses regrets, et déclare qu'il n'est pas « malheureux, loin de là ! » Il note la persistance, dans ses camarades, de cette force morale qui est bien la sienne aussi et qui lui donne confiance en l'avenir : « Toujours le même calme admirable que je vois partout depuis Annonay. Tranquillité et confiance absolue dans le résultat final, joie de participer pour peu ou beaucoup dans l'écrasement futur de l'Allemagne. Je n'ai vu que cela depuis mon départ. Notre vieux sang guerrier s'est réveillé, et un sang-froid nouveau s'est révélé chez nous. C'est égal ! la France depuis le 1^{er} août est singulièrement plus belle que celle du procès Caillaux. » (13 août).

Seulement il voudrait agir. On laisse trop inoccupés les jeunes soldats. Jusqu'au 13 août, Antoine n'a « rigoureusement rien fait que balayer, un peu, des chambrées immondes et éplucher quelques patates » (15 août). Et cependant on ne trouve pas possible d'accorder aux hommes, le dimanche, le temps nécessaire pour aller à la messe. Même le 15 août, fête de l'Assomption, fête légale, il faut attendre jusqu'à 5 heures et demie du soir l'ouverture des grilles et la permission de sortir.

Petit à petit, néanmoins, tout s'organisait et l'exercice commençait au quartier Paixhans. Tous les élèves des Ecoles spéciales étaient réunis à l'é-

cart des autres hommes, « et c'est bien préférable, bien que les jours passés à la chambrée avec les réservistes (et j'ai fait quatre chambrées successivement...) m'aient rempli d'admiration pour ces braves gens. Mais malgré leur amabilité et les bons rapports que je continue avec quelques-uns d'entre eux, malgré même leur discrétion, la vie en commun avec des gens trop frustes et trop sales est bien pénible. » (16 août).

Mais bientôt l'horizon se charge fâcheusement, les mauvaises nouvelles commencent à arriver. Loin d'abattre, elles avivent le désir, l'espoir de la bataille. « Une idée fixe — partir ! — hante notre peloton, et quand les chances de départ semblent diminuer, le *cafard* arrive au galop. » (28 août).

Aussi avec quel enthousiasme accueille-t-on le capitaine, quand il annonce que « nous allons être nommés dans deux ou trois mois, mais que nous avons à travailler, spécialement l'artillerie en campagne et l'équitation... » Et toujours *civil* autant que patriote, Antoine ajoute : « Les galons, je m'en moque, mais le feu est mon rêve depuis toujours, et je vais le voir dans deux mois ». (31 août).

Il se trompait dans ses espérances : les deux mois se doubleraient avant qu'il sortît même du dépôt ! Mais l'espérance toujours vivace le soutenait et il travaillait avec acharnement.

Et son ardeur, sa vertu aussi le mettent en vedette parmi ses camarades. « J'avais fait sa connaissance au 3ⁱe, écrit l'un d'eux, et m'étais lié d'amitié avec lui. J'ai rarement rencontré un caractère aussi droit, et il avait le sentiment du devoir poussé à un point extrême. » L'estime publique lui donna un affectueux surnom. « Si cela peut vous intéresser, j'ai reçu depuis un certain temps le nom de « sage Lacam ». Je ne cache pas pourtant ma façon de voir qui n'est pas toujours appréciée. Je ne me gêne pas non plus pour dire des vérités aux uns ou aux autres. Le nom de *sage* ne veut pas dire *neutre* ou *effacé*. » (18 septembre).

Certes non, il n'était pas effacé, ni ne voulait l'être. Jamais nulle part il n'avait consenti ni à dissimuler ses convictions, ni à ne pas les défendre ou les propager à l'occasion, avec discrétion toutefois et une si sincère cordialité, un si vif respect des personnes que jamais il ne blessa un adversaire.

Quant à sa foi, elle est tellement sa vie intime qu'elle perce et se montre dans ses actes sans même songer à s'affirmer. Elle se mêle dans ses lettres sans affectation, presque sans qu'il s'en aperçoive, à tout ce qu'il y écrit. A deux menues nouvelles, il joint le 22 septembre : « Je me suis aperçu

que la croix de la Bonne-Mort que je porte sur moi a perdu son Christ. Pourriez-vous m'en envoyer une autre pour ma chaîne de cou ? » Il recommande aux prières des siens les moindres événements de sa vie de caserne avec la simplicité d'un enfant. « Priez 1° pour que je me maintienne en excellente santé ; 2° pour que je n'aie pas trop de consigne ; 3° pour que je sois nommé aspirant et que je parte fin janvier pour le front. » (15 novembre). Une autre fois il demandera que l'on prie pour qu'il trouve un bon cheval. A plus forte raison recommande-t-il ses examens : « Priez bien pour que je ne sois pas trop éreinté ces jours-là et que je sois à peu près convenable, en tout cas reçu. » (24 novembre).

Une autre fois, c'est la fête de l'Immaculée-Conception. Il vient de raconter à sa sœur qu'il a assisté à l'embarquement d'un groupe de 95 qui part pour le front, et tout de suite : « J'ai bien pensé au 8 décembre aujourd'hui. A ce propos, envoie-moi le *Salve Mater Misericordiæ*, la séquence qu'on chantait à Sainte-Croix. Je m'imaginais qu'au son du canon, ce doit être très bien, cette séquence. »

Active, sa foi s'alarme pour ses amis qui ne partagent pas sa rigueur de principes et de conduite ; il cherche à les y gagner. « Ce cher X...

m'annonce son départ pour le front. Je viens de lui écrire pour lui recommander de voir un prêtre quand il pourrait... » (14 octobre). — « Le départ de X... me hante toute la journée... je suis persuadé qu'il s'est mis en règle, mais je ne serai tranquille que quand il m'en aura donné l'assurance. » (17 octobre). Aussi avec quel bonheur il reçoit la bonne nouvelle ! il faut qu'il envoie à sa mère la lettre de son ami qui la contient. « Vous pouvez penser quelle joie m'ont causée ces nouvelles. La dernière chose qui diminuait notre intimité n'existe plus. » (19 décembre). Et voici le témoignage que rend de lui une lettre écrite après sa mort : « Je lui serai éternellement reconnaissant de l'exemple de piété qu'il m'a donné à ce tournant de ma jeunesse où ma foi religieuse semblait s'attiédir. Dieu lui sera reconnaissant de m'avoir orienté dans la bonne voie, par son bon exemple et par la fermeté de ses convictions religieuses que le respect humain ne pouvait atteindre. »

Cependant, quoiqu'il en dît parfois, l'instruction avançait vers sa fin. Bien des fois des bruits avaient couru : les nominations auraient lieu incessamment... les jeunes gens du peloton seraient sous-lieutenants dans trois mois, dans deux mois... « Combien j'aimerais mieux, disait Antoine, un simple ordre de route comme deuxième canon-

nier conducteur ! » Le 24 octobre, il recevait enfin les galons de brigadier : en même temps il était vacciné, et « bien entendu la vaccination me fait dix fois plus de plaisir que la nomination. » C'était un premier son de cloche du départ. Mais les galons avaient leur prix aussi : « Comme avantage, j'ai les quatre sous par jour et surtout une culotte neuve ; cette dernière va faire mon bonheur. »

C'est à l'église qu'il montra d'abord ses nouveaux galons rouges. Une innovation heureuse permettait aux hommes de sortir le dimanche matin pour la messe. « Mais, dit-il, je n'ai pu que partiellement en profiter, car je devais aller à la visite à 7 heures et demie : il me restait juste le temps d'entendre la messe dans une chapelle absidiale de *la Couture* et de revenir *illico*. Mais dimanche prochain je pourrai communier. Je n'aurais pas cru, ajoute-t-il avec la sincérité naïve de sa piété, que le manque de secours religieux pût faire apprécier à ce point une messe basse. » (25 octobre).

Brigadier, il vit s'ouvrir devant lui le peloton des *Elèves Officiers de réserve*. Il y entra le 11 novembre et tout de suite eut la sensation que la vie serait dure : « Je crois que *la consigne va ronfler*, et que les jours où elle ne marchera pas, le travail

me retiendra au quartier. » Il ne se trompait pas.

Tout d'abord cependant il s'accommode de ce régime nouveau où une part est faite, assez grande, à l'activité de l'esprit. « Nous avons un réfectoire-salle d'études, où les cours sont faits, où nous mangeons, où nous pouvons travailler en paix jusqu'à 10 heures. Je retrouve ici des études comme à Stanislas, ou plutôt la vie de salle comme à Centrale. Cela fait plaisir de reprendre des notes et de piocher des cours... »

Bientôt arrive le premier examen : celui de *chef de section*. Il dure trois jours, et enfin le 30 novembre : « une bonne journée encore : ce matin, annonce officieuse que j'ai mon brevet ; à 11 heures, annonce que par classement je passe dans le premier peloton du premier groupe. Enfin à midi, annonce que les reçus au brevet, promus maréchaux-des-logis, seront « à la disposition des chefs de corps » qui les enverront au front *à partir du 15 décembre*. Ce dernier tuyau est certain. Donc mon départ sera sans doute le mois prochain et j'aurai mon Noël en tranchées. Quel beau rêve !... »

Le rêve ne se réaliserait pas. Antoine resterait encore six semaines au dépôt, avec un dégoût et un désespoir toujours croissant. A son tour, les consignes l'atteignent : la première est du 3 décembre ; le 9, une seconde « pour avoir pendu

mon sabre à droite de mon lit, tandis que mes camarades avaient pendu les leurs à gauche ». Et le 20, une troisième, de quatre jours, en des circonstances qui font penser à Courteline. » Nous étions hier dimanche, à 9 heures, en train de rouler des manteaux pour le service en campagne ce matin. Il y avait donc deux groupes de cinq *types* accroupis par terre, roulant de leur mieux à la lueur d'une chandelle. A un moment un de mes camarades vient ennuyer un des malheureux accroupis et celui-ci lui répond : « Qu'est-ce qu'il vient encore faire, celui-là ? On n'avait pas besoin de lui ! — C'est comme ça que vous rendez l'appel ! prononce une voix irritée. Vous aurez tous quatre jours ! » Nous nous retournons : un lieutenant était au milieu de la chambrée, dans la demi-obscurité, qui avait pris pour lui l'exclamation... Le fou-rire qui nous a tous secoués, après son départ ! »

Enfin, après des alternatives de bons et de mauvais jours — ceux-ci plus nombreux peut-être —, le 29 décembre, au retour d'une charmante journée d'éclaireurs : « beau temps, bon cheval, et agréables compagnons... », on trouvait affichée la décision suivante : « Les élèves des Ecoles ayant satisfait à l'examen de chef de section, seront nommés sous-lieutenants à titre temporaire et se verront accor-

der une permission de dix jours pour leur équipement. »

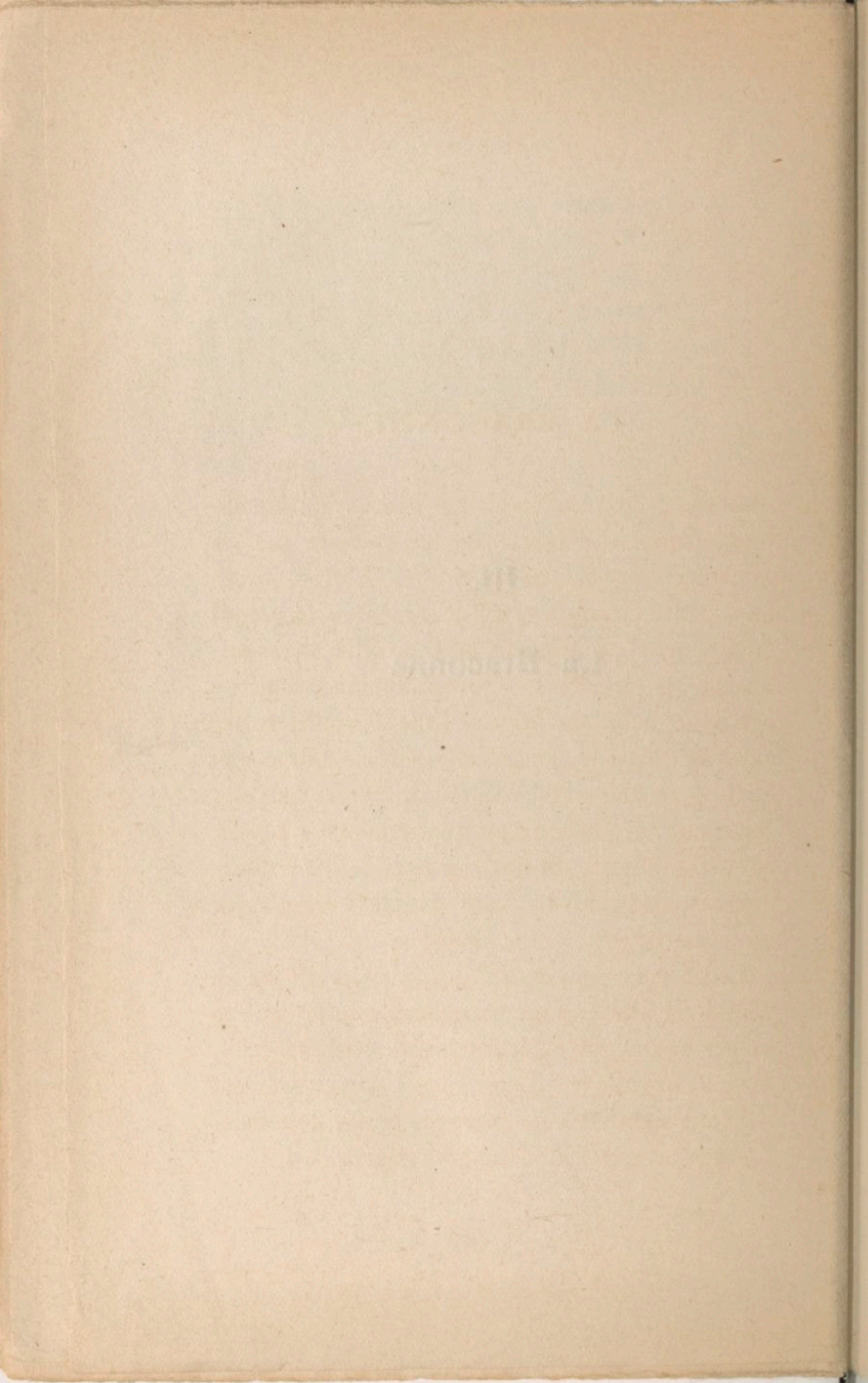
C'était le très prochain adieu au quartier Paixhans et au 31^e. Le 3 janvier, presque à la veille de son départ, Antoine résumait ainsi ses impressions sur les cinq mois qu'il venait de passer au Mans : « ... Il ne faut pas être injuste. La vie au 31^e a été plutôt agréable, bien plus agréable qu'au temps d'active, jusqu'à la formation des E. O. R. J'ai toujours été avec des camarades de mon milieu, et rien qu'avec eux. Le *logis* et l'adjudant ont été charmants pour nous..., tout en nous formant très bien au service... En cinq mois d'active, j'aurais eu autant et probablement plus de choses désagréables, beaucoup moins de choses agréables (service en campagne, écoles à feu...), et je ne serais pas à la veille d'avoir un petit galon d'or. Ne nous plaignons donc pas. »

Et le jour tant attendu arriva : Antoine était nommé sous-lieutenant et, passant au 41^e d'artillerie, quittait le Mans. Mais ce n'était pas pour aller au front : il était envoyé au camp de la Braconne, près d'Angoulême. Son chagrin en fut si vif qu'il diminua le plaisir de sa nomination. Heureusement il avait quelques jours de permission. Il les attendait depuis si longtemps ! « La pensée, écrivait-il, d'aller quelques heures à Paris

avant mon départ pour une autre garnison ou pour le front, hante mon sommeil et mes journées. Le *chez soi* est si bon que le voir de courts instants est un rêve délicieux. » (14 décembre). Ce rêve, il le vécut dans les premiers jours de janvier 1915. Et le 20 du même mois, il arrivait à la Braconne.

III

La Braconne



LA BRACONNE

Antoine fût reçu au camp avec beaucoup de bienveillance et d'amitié par ses chefs et par ses camarades, et tout de suite il se sentit à l'aise. Sa « petite chambre à sol de ciment, très propre et très sèche » renfermait un lit excellent et neuf, un petit poêle à bois. » Son ordonnance était un brave garçon des environs de Lille ; les officiers très aimables. Mais le cheval était plutôt médiocre et le camp, un abîme de boue, bien qu'il n'eût pas plu, chose rare, depuis trois ou quatre jours. « On s'y ennuie à mourir, dit-on, ajoute-t-il ; je ne désire que de mener cette vie, car je saurai la remplir par mon instruction — et le bridge. »

Le premier soin de ses camarades avait été en effet de le racoler pour un quadrille de bridge, en lui persuadant que « c'était très utile en tranchées ». Mais il ne tarda pas à voir à quel assujettissement il s'était soumis : « un *quatre* de bridge doit fonctionner dès que deux joueurs l'exigent. » Il s'em-

pressa de reprendre sa liberté, comme il faisait toujours, sans blesser aucun de ceux qui l'avaient engagé, en les gardant même comme amis. « Pour ce qui est de ma façon de me dégager d'un mauvais pas, vous la connaissez déjà, écrit-il à sa mère... Jamais je ne me suis fait d'ennemis pour des choses semblables. » Il préférait donner le temps libre, dont il pouvait disposer, aux mathématiques, à la lecture, aux promenades à cheval.

C'est qu'en vérité il ne pouvait arriver à faire naître en lui le goût pour la carrière : « Vous savez que les milieux trop militaires ne me plaisent guère. Moi, je suis un civil... Vive la guerre ! mais à bas la vie de garnison ! Être un gaillard d'avant, puis rentrer dans le civil avec de beaux souvenirs... et avec délices ! » (2 février 1915). Et encore : « Fallût-il, pour conserver la chance (cette chance qui lui avait toujours si pâlement souri), rester dans l'armée, je ne voudrais pas y rester, la guerre finie. J'aime mieux être malheureux et malchanceux, mais civil. Oui, une campagne de guerre a toujours été dans mon programme, et bien que, me trouvant très heureux ici, j'aimerais mille fois mieux être au front, à un poste de combat. » (15 février).

Il serait faux de conclure de ces paroles, qu'Antoine faisait, dans l'armée, contre fortune bon

cœur et portait à son service une répugnance qui le lui rendait douloureux, antipathique, qui assombrissait sa figure, froissait son âme, teintait d'amertume ses rapports avec ses chefs, ses camarades, ses soldats. Bien au contraire. Tous les témoignages qui lui ont été rendus attestent la franche cordialité, la gaiété, l'ouverture d'âme, la bienveillance naturelle et simple qui formaient le fond de son caractère, et que développait encore sa vertu. Un des plus touchants se trouve dans cette lettre que, quinze jours après qu'il eut expiré, écrivait à sa mère, le brave garçon qui avait été son ordonnance : « Madame, vous m'excuserez si je ne vous ai pas écrit, car je n'avais pas le courage d'écrire. J'ai un chagrin cruel de la mort de mon brave lieutenant que je n'oublierai jamais. Il était si bon pour moi et pour toute l'escadrille, si bon pour tous ! J'étais si heureux avec lui, car l'on causait ensemble comme deux frères, car je l'aimais comme mon frère. Avec mon brave lieutenant je ne pensais pas trop à mes pauvres parents, depuis si longtemps sans nouvelles, et maintenant me voilà encore tout seul. J'étais si heureux que mon brave lieutenant avait la croix de guerre, car il l'avait bien gagnée : il travaillait beaucoup, souvent jusqu'à minuit, et il était si bien parti, car il était très travailleur. Il était très aimé des officiers

et des hommes, et le capitaine l'aimait beaucoup. Je n'aurai jamais plus d'officier comme mon brave lieutenant pour être si doux et si bon et si brave... » (18 mars 1916).

Mais si le dévouement, la première des vertus guerrières, l'attirait vers le sacrifice, si le patriotisme lui faisait désirer la bataille, si son tempérament ardent et sa naturelle bravoure appelaient, sollicitaient le danger, si pour tout cela il était un officier de guerre remarquable, il semble que deux choses particulièrement l'écartaient de la vie militaire : la quasi nécessité d'abdiquer sa personnalité, de se renfermer dans une obéissance aveugle où s'immole la liberté de parole et d'allures qui lui était chère, de s'astreindre à des règlements minutieux, sous lesquels disparaît l'initiative et s'étouffe l'indépendance, d'obéir à des ordres dont on ne peut discuter ni l'opportunité ni même le bien-fondé, de subir toutes les camaraderies et de plier sous tous les commandements ; — et d'autre part la volonté très arrêtée qu'il avait de consacrer sa vie au triomphe de la cause sacrée de la religion, et de celle de la monarchie, qui lui paraissaient étroitement liées. Or il savait bien qu'un officier n'a presque aucun pouvoir de participer à ce triomphe. Pour être efficacement soldat de la foi, il faut se résigner —

l'exemple de M. de Mun l'a bien montré — à sortir de l'armée de la France ; à plus forte raison, si l'on veut être celui de la royauté.

Parce qu'il était obsédé du désir de partir pour le front, que le séjour au camp lui semblait une préparation nécessaire à la vie de combat, mais une préparation de courte durée, Antoine l'avait accepté avec plus de joie que de résignation. Les premiers temps ne lui furent pas pénibles. Peu d'heures libres du reste ; ses fonctions d'officier remplissaient presque toute sa journée. Mais, rentré de l'exercice, il se plongeait dans l'étude : règlements de son arme, œuvres de spécialistes de l'artillerie, puis ouvrages que plus d'un s'étonnera de voir si fort goûtés par un jeune homme, un jeune sous-lieutenant, comme les *Sermons* de Bossuet, enfin les livres de ses amis de l'*Action Française*, et surtout le cher journal qu'il demande avec instance, qu'il lit à ses premiers moments libres, dont il redit à mainte reprise sa satisfaction.

Dès qu'il put les parcourir, les environs lui avaient paru fort intéressants. « Le pays est très joli : il ressemble aux montagnes de la Loire : bois de chênes, uniquement. Beaucoup de petites vallées, de très jolies croupes... Si j'avais mon appareil, mes douze plaques y aurait passé. » (29 janvier).

Un peu plus tard le désir de l'artiste s'accroît : « Le pays par ces gelées est vraiment ravissant. Mon cœur de vieux photographe brûle de prendre des clichés » (30 janvier). Bientôt il n'y tient plus, « le démon de la photographie » l'a repris ; il demande à sa sœur de lui envoyer kodak et plaques : dorénavant les promenades, qu'il fait à cheval aussi fréquentes que possible, auront un attrait de plus.

Il faisait souvent ses chevauchées avec un officier, le capitaine E. W., qui y apprit à le connaître et à l'aimer : « J'avais plaisir, raconte celui-ci, à me promener à cheval avec lui aux environs du camp. Nous causions naturellement de nos familles. Il me parlait de son père, de sa mère, et l'on sentait chez lui un sentiment très affectueux. J'étais son aîné d'environ vingt ans, père de huit enfants, et je me permettais de lui donner quelques conseils que l'expérience de la vie m'avait appris. »

« Mainte et mainte fois, dit encore le même officier, en assistant à la messe, au *Memento des morts*, je me suis souvenu de mon ancien camarade, me rappelant son arrivée au camp de la Braconne, sa manière de servir, son dévouement, son assiduité et surtout sa piété ! Que de fois, depuis, avons-nous dit : Ah ! si nous avions Lacam ! »

On le voit, ce qui frappe, même au premier rang

de ses qualités, de ses vertus, c'est la piété. Elle lui est si essentielle ! elle remplit si bien sa vie ! sans affectation, sans rigorisme et sans scrupules, s'accommodant de toutes les circonstances, il se mouvait dans le surnaturel comme dans son élément et cette piété, toujours aimable et indulgente, n'était, ne pouvait être à charge à personne. A huit cents mètres du camp, s'élève la petite église des Frauds. C'est là que tous les dimanches, il assistera à la messe, que le plus souvent il la servira lui-même. Dès le 24 janvier, il l'annonce à sa mère : « J'ai eu la messe ce matin... Il y avait mon lieutenant, mon co-sous-lieutenant, donc les trois officiers de la batterie, plus mon commandant du dépôt et plusieurs autres officiers. » Quand vient la fête de Pâques, il se propose de communier devant ses hommes ; et de fait il accomplit ce jour-là son devoir pascal « avec une bonne centaine de canonniers. » Mais il ne se contente pas de mettre en pratique sa foi : il cherche à la propager, à la ranimer du moins chez ses camarades : il se fait leur apôtre ; le 15 février il note : « J'ai pu hier emmener à la grand'messe deux camarades qui n'y pensaient guère et faire rentrer au camp deux de mes co-sous-lieutenants qui semblaient bien décidés à passer la nuit à Angoulême. » Malgré ses absorbantes occupations, il n'oublie ni

la fête de la Purification, ni la neuvaine de saint François-Xavier, ni les anniversaires pieux de la famille. Son cœur s'en émeut, et, dans ces occasions, se reporte au foyer si chéri : « Cette date du 22 avril, écrit-il au jour où son frère avait expiré, me fait toujours le même chagrin. J'aimais tant ce pauvre Joseph et il me rendait si bien mon affection ! Quand je serai au feu, sa pensée me sera bien présente, rendue plus vivante encore par cette croix (de la Bonne-Mort) que je lui faisais embrasser au dernier moment et que je porte sur moi. Peut-être, ajoute-t-il avec un pressentiment grave, après avoir vu la mort de Joseph, cette croix verra-t-elle la mienne. » Elle devait la voir en effet, avant un an.

Bien entendu, il ne perd pas de vue ce qui se passe au front ; son régiment y tient une bonne place ; à chaque instant, il part de la Braconne, aiguillant sans cesse son impatience et ses regrets, des officiers, des camarades, qui vont prendre des commandements effectifs. Il n'est pas un de ces départs qu'il ne souligne, avec un espoir toujours ravivé. A ce moment (13 février) on trouve pour la première fois dans sa correspondance, son attention attirée par l'aviation : « Avez-vous remarqué la façon dont nos aviateurs ont bombardé l'arsenal de Dusseldorf ! Nos espions ont l'air d'a-

voir fourni là un bon tuyau... Cela promet pour l'avenir... » Quelques jours après, il revient sur ce sujet et note soigneusement l'importance pour l'artillerie d'être éclairée par les aviateurs et réglée sur leurs indications. Est-ce alors que l'idée lui vint, sans doute encore très vague et très indécise, qu'il pourrait bien un jour consacrer à ce service ses qualités de bravoure, de sang-froid, de clairvoyance et son talent de photographe ?

En attendant, il commençait à trépigner des retards apportés à son désir de rejoindre les combattants. Son tour de départ semblait approcher, puis il reculait, on ne savait pourquoi. Le 22 février, quatre officiers quittent le camp ; par suite Antoine passe, à sa batterie, « lieutenant en premier, chargé de l'ordinaire et de la surveillance générale de la batterie. » Mais déjà il fait des démarches pour obtenir d'être bientôt du nombre des élus ; toute nomination lui sera bonne pour cela. « On forme un groupe de 90 au 41^e ; trois officiers ont été désignés : ils devaient l'être, étant les premiers. Le général H.. vient demain, et je vais tâcher de me faire affecter à ce groupe. Evidemment ce n'est pas le rêve, mais je crois que je partirais même avec des canons de bois... Il reste bien d'autres officiers à désigner, et ce serait bien un hasard, ou mieux une indication très nette de

la Providence, si personne d'autre n'était pris en dehors des trois désignés, ou si, sur les six que nous sommes, je n'étais pas choisi... » (14 mars).

Hélas ! ce fut encore une déconvenue : « Le commandant à qui j'avais fait ma demande pour le 90, a parlé hier au général H.. Il s'est fait rembarquer. Le général n'a rien voulu entendre et a laissé comprendre que nous ne partirions que pour combler les vides et dans bien des semaines. » Il faut se résigner. Antoine le fait de bon cœur, comptant que la Providence lui choisirait mieux. En attendant, il était, le 22 mars, nommé commandant de la batterie : il avait sous ses ordres deux cent cinquante hommes.

Il la recevait dans un état fâcheux de désorganisation. Elle venait de perdre six maréchaux des logis, les trois quarts des hommes, les deux tiers des chevaux. Le jeune commandant se mit à l'œuvre courageusement ; quelques jours après, il avait le plaisir d'annoncer que « tout est à peu près remis en ordre ; mon successeur trouvera l'unité en plein et satisfaisant fonctionnement... Ce petit exercice d'une autorité très réelle et très importante n'aura pas été inutile pour notre formation. »

Ainsi éprouvé, ainsi apprécié, Antoine voyait ses chances augmenter : « Voilà qui sent bon le

départ et peut le faire espérer pour Pâques ! » s'écrie-t-il joyeusement ! Non point ; il est désigné pour un nouveau peloton, le « peloton des commandants de batterie ». Il *la trouve mauvaise*, et son mécontentement éclate : le peloton est « idiot !.. Jamais je ne réclamerai quand on nous fera faire une chose utile à notre formation. Vous savez bien que j'ai la passion de savoir et de comprendre. Mais justement... cela ne me fera connaître rien de plus... » Et il se livre à une critique serrée qui se termine cependant par un cri d'espérance : « Enfin ma *cote* augmente, les chances de partir, par suite. J'en ai eu la preuve encore dernièrement. »

Tout est jugé par lui à cet unique point de vue : le jour de Pâques il écrit : « D'après des tuyaux très sûrs, je suis le premier à partir, et ce départ ne doit pas tarder. Aussi ce jour de Pâques, malgré la bruine, me semble le plus beau que j'aie jamais vu. »

Le 7 avril, il attend tout le jour l'ordre bienheureux ; le 8 avril, encore. C'est une nouvelle déception qui arrive. Cette fois la coupe est pleine et déborde. Antoine va passer pendant deux mois par une crise, la plus douloureuse, la plus dangereuse aussi, qu'il ait subie de sa vie : il n'hésita pas à l'avouer quand elle fut passée.

Mais tout d'abord c'est une explosion de cha-

grin et de colère. « Encore une fois ceux qui ont fait leur devoir sont des dupes... Nous voilà bouclés ici pour instruire la classe 16 — et le peloton n'avait pour but que de nous préparer à remplir ce grand rôle ! Et, comme de juste, on va garder ici le plus longtemps possible ceux dont on est sûr et qui sont travailleurs !... Alors dans trois mois je serai sans doute encore ici, et peut-être, la guerre finie, avancerai-je rapidement dans la réserve, grâce aux excellentes notes obtenues dans tous mes dépôts ! » (9 avril).

La peine est si vive qu'elle se traduit en une bouderie un peu enfantine, et, grâce à Dieu, sans effets. « Je ne ferai plus rien que travailler pour moi ; je n'irai aux manœuvres que commandé. Je ne m'occuperai de mes *types* que sur l'ordre formel de mon supérieur hiérarchique... et s'il faut des arrêts pour partir, je saurai bien en avoir !... C'est le front que je veux, le reste n'existe pas. » C'est à sa sœur qu'il envoie ces invectives. Mais, avec moins d'éclat, la plainte est la même, qu'il fait entendre à sa mère. Malgré son injustice, il est bon de l'écouter. Quand on a vu la haute raison, le calme, la discrète possession de soi-même, la souriante courtoisie du jeune officier, de l'élève des Ecoles, du collégien même, on pourrait être tenté de croire qu'il avait une vertu facile, un

heureux tempérament, une nature si bien douée que la lutte lui était inconnue et l'équilibre essentiellement stable. Non. L'âme d'Antoine était vive, vibrante ; elle eût été violente, si l'énergie de la volonté ne l'eût encore emporté sur la fougue et l'impétuosité natives, si surtout la piété n'eût été profonde et la grâce de Dieu prépondérante. Il est bon de puiser ici cette leçon.

Il écrivait donc le 15 avril : « J'ai été officiellement chargé d'instruire la classe 16 du 41^e, partie cheval. Impossible de dire plus clairement : Mes chers amis, voilà ! depuis trois mois, vous êtes ici. Deux d'entre vous sont sérieux, consciencieux et connaissent leur métier. Ils sont dignes de faire comme nous et de rester au dépôt... Jeunes instructeurs, réjouissez-vous en pensant que la vraie France, l'élite de la nation, se trouve dans les dépôts et que vous avez été jugés dignes d'en faire partie à jamais!... C'est révoltant d'injustice ! C'est toujours la même chose. Je suis resté cinq ans à Stanislas, parce que mon influence y était bonne. Je vais m'éterniser ici parce que j'y donne le bon exemple ! »

La boutade révélait une vraie blessure, qui atteignait le moral. Quand enfin il obtint de partir, Antoine ne le cachait pas. « Je dois dire, écrivait-il à son unique confidente, sa mère, que mon dé-

part pour le front est arrivé à point, car un mois de plus à la Braconne m'aurait quasi sûrement fait faire ma première bêtise. Je suis intact et le resterai. Mais le *cafard* m'envahissait là-bas, au point de mettre bien en danger ma volonté de rester sage. » (10 juin). Et quelques jours après, il expliquait en analysant son état d'âme d'alors : « La tentation était pour moi cette rage folle où me mettait l'injustice du sort... toujours pour moi le péril est intellectuel. Voilà pourquoi il est redoutable, car il attaque le centre de résistance. Mais c'est de l'histoire ancienne... » (14 juin).

Antoine avait une trop haute idée de son devoir pour se retirer sous sa tente, comme il en manifestait la volonté à sa sœur. Même au plus fort de la tempête qui soufflait dans son cœur, il n'aurait pu faire autrement que de se donner tout entier à sa besogne. Il écrivait un jour : « Vous savez combien j'ai horreur des choses que l'on fait au petit bonheur. Il me faut pouvoir soigner tout ce que je fais. » Dans sa nouvelle situation d'instructeur, il ressentit le même besoin. Sans doute il commença par faire tout ce qui était en son pouvoir pour échapper à « la corvée de la classe 16. » Il dut se contenter de la promesse que cette instruction ne retarderait pas son départ, qu'il aurait lieu

« dès la constitution de la formation pour laquelle il était désigné. » Le cœur gros, mais avec énergie, il se mit donc à sa besogne. Il était sous les ordres d'un chef qui comme lui, avait « horreur des choses qui ne marchent qu'à moitié ». Aussi avoua-t-il que « tout va bien ».

C'était du reste une vie fort monotone dans sa régularité qu'il menait à la Braconne. Elle « est racontée, dit-il à son père, en trois mots par le célèbre « rien à signaler » des communiqués. Tous les jours sont pareils et pour moi très bien remplis. L'instruction de la classe 16 m'oblige à un minimum de quatre heures de cheval. J'allonge toujours un peu pour pouvoir me promener. Si bien que je suis en selle en moyenne cinq heures par jour. »

Il ajoutait, avec une simplicité heureuse : « J'ai une cote énorme auprès du commandant H. et du capitaine M. Eux du moins comprennent qu'on veuille partir et peuvent m'obtenir du général H. le bienheureux ordre. »

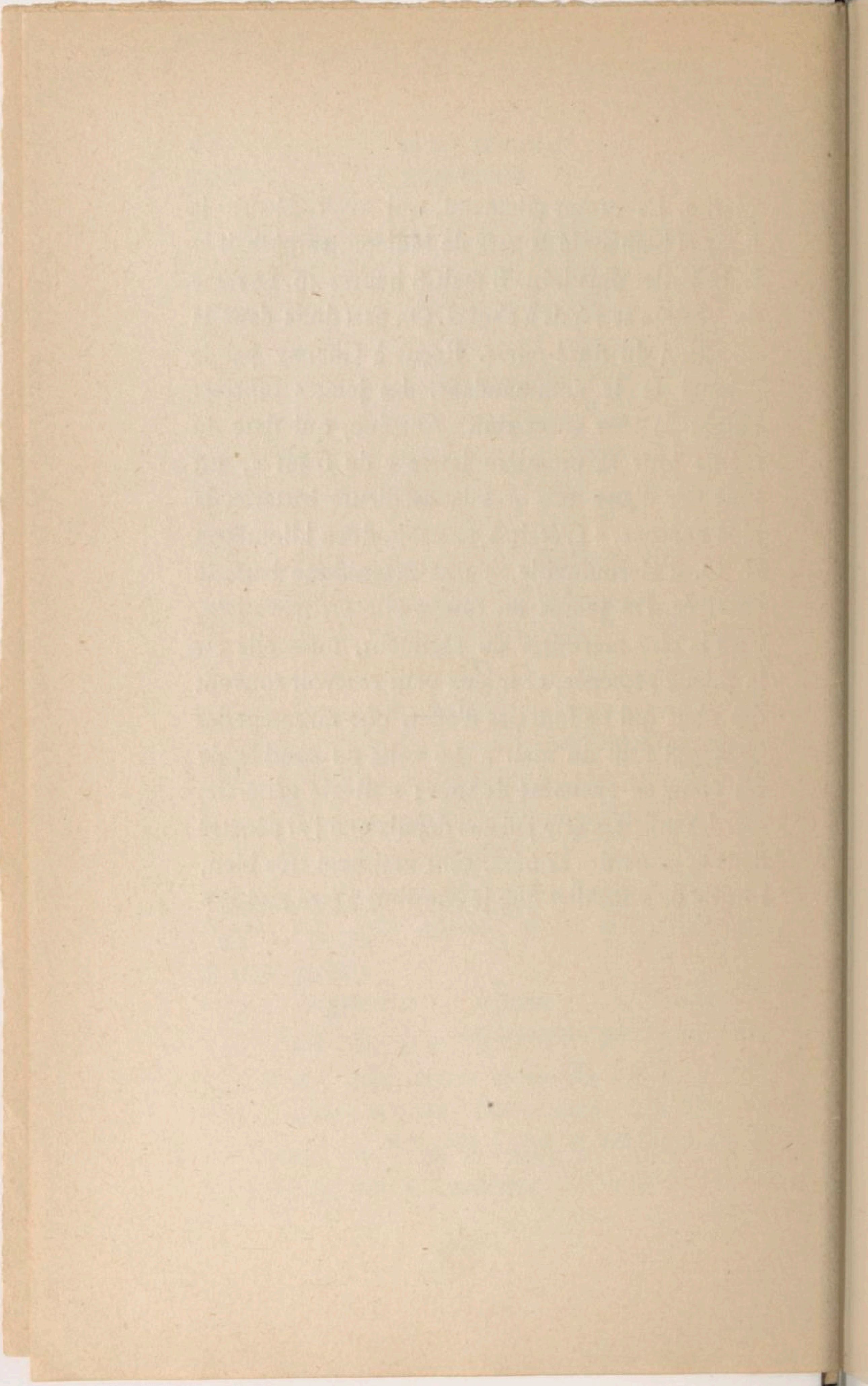
Et tout à coup en effet, le « bienheureux ordre » arriva. Il faut l'entendre en faire le récit, dans un fragment de journal de campagne, qu'on retrouva dans ses papiers. « Vendredi 3 juin 1915. — J'ai le *cafard* ; depuis la visite du général P. qui m'a ôté mes derniers espoirs de départ pour le front,

tout me dégoûte. J'ai l'air si furieux aujourd'hui que D. ose à peine me parler. Enfin un peu avant 7 heures, j'entends le commandant H. qui demande à un canonnier si je suis là, et presque immédiatement cet excellent commandant entre chez moi en me disant : Lacam, vous partez ! — Fini le *cafard* ! J'ai une envie folle de sauter au cou du bienheureux messenger qui me regarde en riant et jouit de ma joie. »

Dès le lendemain Antoine faisait ses adieux à ses camarades, et le samedi 5 juin, il quittait le camp où il avait tant souffert. Un ami l'accompagnait jusqu'à La Rochefoucauld où il devait prendre le train. « Promenade mélancolique avec D. Puis au bord de la Tardoire, cet excellent ami me dit : « Ecoute ! tu vas me trouver un peu bête, mais tu « me ferais bien plaisir en me permettant de t'em- « brasser. » Brave et cher D. ! Il a les larmes aux yeux ; son émotion commence à me gagner ; et pourtant depuis jeudi soir, je vis dans le bonheur le plus parfait. »

Avec l'approche du danger et du sacrifice, la paix s'était faite dans l'âme avide de dévouement et d'action, non seulement la paix, mais la joie, mais, comme il le dit, le bonheur. C'est dans ces sentiments que le lundi 7 juin, il débarquait avec ses compagnons à Jonchery-sur-Vesles, dans la

Marne. Le canon allemand, qui avait détruit la ligne et bombardé la gare de Muizon, empêchait le train d'aller plus loin. Il était 8 heures 40. Le reste du voyage se ferait à cheval. On part donc dans la direction du nord-ouest. Reçus à Chenay par le colonel et le commandant, les jeunes officiers eurent là leur affectation. Antoine, qui date du même jour sa première lettre « du front », est tout fier d'être mis « à la meilleure batterie, la plus exposée. » C'était à Cauroy, deux kilomètres N. O. d'Hermonville, « une magnifique batterie enterrée. De temps en temps elle est marmitée, c'est la plus marmitée du régiment, mais elle est la mieux protégée, et mieux vaut recevoir souvent des obus qui ne font pas d'effet, que rarement des obus qui font du mal. » Le voilà au comble de ses vœux et enchanté de tout : « Règle générale, *tous* les officiers que j'ai vus depuis que j'ai pénétré dans la zone des armées, sont vraiment très bien, Inutile de vous dire que je continue à être ravi... »



IV

La Champagne

Le Chapitre

IV

LA CHAMPAGNE

L'inquiétude qu'avait éprouvée la pieuse mère d'Antoine, lorsque le jeune officier passait par sa crise de désespoir, s'était sans doute manifestée dans ses lettres : il s'empresse, dès son arrivée à Cauroy, de la rassurer pleinement. « Mon départ, lui écrivait-il le 10 juin, a été trop brusque pour me permettre de me mettre en règle au point de vue spirituel, mais j'ai été voir le curé de Saint-Projet deux jours avant la Pentecôte (qui tombait le 28 mai, cette année-là), et je m'en irais sans inquiétude si un éclat me ramassait ce soir quand je me rendrai de Cauroy coucher à Hermonville. Je tâcherai cependant de rendre ma préparation meilleure, le plus tôt possible... Ici, même si le *cafard* vient, le danger n'est plus le même (qu'à la Braconne), car à 2.500 mètres des Boches on risque sa peau dès qu'on met le nez dehors, et puis la révolte folle qui me soulevait quand je me voyais vissé au dépôt est bien disparue et oncques ne reviendra. »

Il n'y en aura plus trace en effet, ... sauf — car pour lui c'est la maladie de l'arrière — lorsque les nécessités de sa formation ultérieure, d'aviateur ou de canonnier, l'obligeront à s'éloigner pour une période d'instruction. Mais dans ce moment, il est bien et tout entier à son affaire, qui est de s'entraîner à son nouvel emploi. Et il la fait avec énergie, non pas sans résistance de la nature. La première fois qu'il a dû passer sous le feu, — il ne le dissimule pas, — bien que le danger fût petit, il a été ému. « Ce soir, raconte-t-il, vers deux heures, j'ai été aux tranchées de première ligne avec un maréchal des logis qui est observateur... Les boyaux pour aller aux postes d'observations étant partiellement inondés, nous avons dû nous promener complètement à découvert, donc vus des Boches à 300 mètres, de la tête aux pieds... La première fois, quand le maréchal des logis m'a dit : « Mon lieutenant, c'est emb..., il y a de l'eau dans les boyaux jusqu'au-dessus des chevilles : il faut passer à découvert ; c'est un *truc* à se faire *zigouiller*... » ça donne un léger trac, et au moment où on sort le corps du boyau, c'est assez émotionnant. Mais l'impression est loin d'être ce que je croyais ; et les vingt ou trente mètres que l'on fait ainsi (je les ai faits quatre fois) ne semblent pas trop longs. Il y aurait eu des pruneaux, j'aurais proba-

blement eu une bonne *frousse*. Dans les circonstances présentes, j'ai à peine eu un léger *toc-toc*. » (11 juin).

Bientôt il était habitué au danger, si habitué même qu'il commit quelques imprudences. Le 27 juin, il envoyait à sa mère quelques brins de chèvrefeuille qu'il était allé cueillir pour elle sous les obus ; un peu plus tard, c'était des fusées de 77 qu'il ramassait sous le feu, pour en confectionner un crucifix. Mais il comprit vite l'inutilité de ces folies, et donc la faute qu'elles renfermaient. Un jour, il avait raconté : « J'ai été ce soir observer pour mon plaisir un tir en tranchées de première ligne. » Son audace lui attira une observation de sa mère : elle le voulait vaillant, certes, et ne craignant que le péché ; mais il fallait se garder pour des dangers utiles et ne point faire parade de sa bravoure. Il croit devoir s'expliquer : « J'allais pour mon plaisir aux tranchées l'autre jour, mais il y avait une réelle utilité à observer les éclatements des 75 à la tranchée de première ligne : je peux un jour ou l'autre être mis en observation, il faut donc me former l'œil... Il faut du reste remarquer qu'il est très désagréable d'entendre siffler les éclats quand on sort sans utilité, mais il est tout à fait indifférent de les entendre siffler dix fois plus près (comme l'autre jour, quand j'ai été chez

le colonel du 12^e) quand on est en service commandé. » (8 juillet).

Dès son arrivée à la batterie, il avait observé que le *marmitage* à peu près quotidien dont elle était l'objet, constituait un danger, mais n'avait que peu d'effets. Du reste si, à une certaine époque, ce poste avait eu ses beaux moments d'utilité, il ne les retrouvait plus. Bientôt Antoine se sentit désœuvré : « Si je n'avais pas, écrit-il le 16 juillet, tous les deux jours mes conférences à l'échelon qui me prennent toute la matinée, ce serait l'oisiveté la plus complète avec risques de recevoir un mauvais coup, réels mais rares. Et ces risques relèvent un peu cette vie monotone et bourgeoise qui consiste à manger, dormir, lire les journaux, écrire... »

Lire les journaux — et surtout la chère *Action Française* qui l'avait suivie au front et lui fournissait des sujets de pensée et de discussion. Car, puisqu'il avait le temps, il pensait. Ses lettres font foi de ses réflexions. Il creuse les problèmes politiques et sociaux, trouve dans les événements la confirmation de ses théories. Il écrit : « X. serait royaliste s'il avait pu constater dans l'armée allemande l'avantage capital de l'unité et de la continuité dans la direction. Très souvent le Q. G. (Quartier Général) nous communique des ins-

tructions signées : Von Klück ou autres. Il est manifeste qu'il y a chez nos ennemis un homme qui sait ce qu'il veut et peut imposer sa volonté. Tandis que nous..! Résultat : avec des moyens inférieurs aux nôtres, ils produisent davantage. En particulier leur artillerie lourde leur a coûté le quart de ce que nous coûte la nôtre. La leur *vaut* quelque chose, la nôtre *sera* prochainement sur pied. Guillaume ne doit pas être un aigle, mais il a les cou-dées franches et le sens de la continuité.» (12 juillet).

Une autre fois, certaines expériences fâcheuses l'amènent à envisager la question du recrutement régional. « Le mal, dit-il, n'est pas dans le recrutement du Midi : il est dans le recrutement régional appliqué au Midi. Les *types* des XV^e et XVII^e corps, après avoir servi dans l'Est, feraient de bons soldats. Les *types* du Nord peuvent lâcher pied comme les plus agiles des Marseillais : voyez-le ..., de L., qui a été honteux au début de la campagne. Pourquoi? C'est le régiment des L. bon teint, apaches, petits rentiers, gouvernementaux de tout acabit. Dans le Midi, *tous* les régiments sont soumis au même régime que le ... Le député obtient que *tous* ses électeurs fassent leur service dans *leur* ville... Alors, c'est fini, plus de dressage possible. Aussi mieux vaut-il accuser le système électif que le climat ou le sang. L'utopie est

de former des régiments régionaux. » (17 juillet).

La *Marseillaise* inspire à ce pur royaliste, ce couplet d'honneur : « Sur le front on ne peut plus voir dans la *Marseillaise* que l'air guerrier et glorieux : exactement ce qui s'est passé pour le drapeau tricolore. Trop de beau sang français a été versé sur les champs de bataille depuis un an, aux sons de la *Marseillaise* pour qu'on ne passe pas l'éponge sur ses origines et sur certains de ses couplets. » (20 juillet)

Encore, il écrit à sa sœur : « ... nous allons commencer à bétonner. Si tu avais lu certaine Philippique de Démosthène, tu penserais, en lisant ces quelques remarques, à ce que le grand Athénien civilisé disait du grand roi barbare : « Quand Philippe vous frappe à un endroit, vous y portez la main ; quand il invente quelque chose contre vous, vous vous décidez à prendre ses méthodes. » Voyez tranchées, *minnenwerfer*, gaz asphyxiants, fils de fer, béton, artillerie lourde, mitrailleuses... Et quand von Klück publie une note, le général commandant l'armée nous communique la traduction, se contentant de nous prier de la méditer et d'en faire notre profit ! Les boches sont des brutes ; mais ils font la guerre plus sérieusement et avec plus d'esprit de suite que nous. Quand ils nous ont appris qu'une chose est bonne,

nous copions, et c'est fort heureux. » (21 juillet).

Sur ce sujet il ne tarirait pas. Son instinct d'ingénieur comme son amour-propre d'artilleur le fait protester contre le manque d'organisation et les demi-mesures. « Vous savez bien que je n'ai aucune indulgence pour ce qui va à peu près et qui devrait bien marcher. Cet excellent A. est un cavalier. Il a vu l'effet produit par le 75, et il en a conclu que l'artillerie française était la première du monde. L'opinion de tous les artilleurs est qu'aucune de nos pièces lourdes n'est digne du 75 et que, *en un an*, on aurait pu nous donner un matériel lourd, vraiment moderne. C'est une question d'amour-propre national et d'amour-propre de corps. La percée se fera aussi bien avec nos vieilles pièces lourdes trentenaires qu'avec de belles pièces de gros calibre irréprochables... Mais vous savez que rien ne me met hors de moi comme la solution tant admirée des badauds et des journalistes : faire des merveilles avec des instruments inférieurs. Laissons cela aux Turcs et aux peuples en décadence. Nous sommes en état de trouver des instruments de premier ordre, de les fabriquer avec une perfection merveilleuse et de les employer d'une manière irréprochable. Pourquoi ne le faisons-nous pas ? » (26 juillet).

Pourquoi ? il n'hésitait pas à en accuser le ré-

gime électif : « L'élection nous tue plus sûrement que toute la bochie lignée... Après la guerre qui sera victorieuse malgré les crimes du régime, on pourrait écrire un réquisitoire terrible, qui fera craquer cet odieux plâtrage de démocratie. Et l'article « artillerie lourde » sera certainement un des plus scandaleux... Il y a longtemps que la trouée serait faite, si notre matériel de guerre avait été soigné et accru comme il l'est en Allemagne. Sans l'élection, notre retard du début serait comblé depuis trois mois. » (5 août).

La réflexion et la critique, jointes à l'accomplissement minutieux de son devoir professionnel, ne suffisaient pas cependant à occuper suffisamment Antoine. Il songea à y joindre l'étude de l'anglais, se fit envoyer des livres, entreprit de marquer à leur lecture un temps déterminé dans son règlement journalier. L'expérience lui apprit vite qu'il ne ferait pas de grands progrès. Aussi bien on venait de lui demander un travail important, et il était sur le point de voir aboutir un projet plus important encore pour lui.

La batterie de Cauroy, qu'on avait surnommée, à cause de sa situation, la « batterie du chef de gare », avait fini par être si exactement repérée par l'artillerie allemande qu'elle était sans cesse l'objet de ses bombardements et devenait intenable. D'ail-

leurs elle n'avait plus, nous l'avons dit, de grande utilité ; on songea donc à le déplacer. « Je vous avoue, écrivait Antoine, que je pensais tout à fait y laisser ma peau. Il ne me restera de ces lieux qu'un excellent souvenir d'ailleurs ; mais je préfère habiter un endroit mieux défilé et moins réperé. » (19 août). La position nouvelle qui avait été choisie ne lui paraissait pas bien meilleure : il en donna ses raisons, qui furent jugées bonnes par l'autorité supérieure. « Ça fait plaisir quand même, note-t-il, de voir ses raisons reconnues justes... et plus encore de penser qu'on ne sera pas tué bêtement sans avoir tiré un coup. Mourir utilement, très bien, mais périr en pure perte, non ! » Il eut encore l'honneur d'être désigné avec un de ses camarades, qu'il appréciait pleinement, pour établir le plan de la nouvelle batterie.

Cependant tout avait l'air de se préparer pour une action sérieuse, qui s'engagerait à brève échéance. Antoine s'en réjouissait : « Le 1^{er} corps, écrivait-il, n'a rien fait depuis trois mois, et c'est le meilleur de toute l'armée française avec le 6^e et le 20^e. De plus on nous donne les casques incessamment, et à partir du 10 août défense d'écrire des lettres fermées. Il y a tout à parier que nous aurons un gros coup à donner au 41^e. J. et moi sommes enchantés de la chose et ferons honneur

aux officiers de réserve, mais l'un ou l'autre ou peut-être tous deux nous resterons sur le carreau : c'est dans l'ordre des choses possibles, et vive la réserve ! » (16 août).

C'est pourquoi il réclame « au plus tôt » une copie de ses dispositions dernières, telles qu'il les avait confiées à sa mère à son départ : il demande que l'on prie pour lui plus que jamais, « car je vais être soumis bientôt à un feu d'enfer et vous savez que, contre le 210, il faut compter seulement sur Dieu et sur l'écart probable ; » (17 août) il veut qu'on envoie à sa tante sa dernière photographie : « Peut-être dans un mois, mais comme signet dans son livre de messe, me vaudra-t-elle des prières fort utiles. » (18 août)

Et voici que tout à coup tout change. Sans en rien dire à personne, Antoine avait sollicité une affectation nouvelle : il l'apprend à sa mère le 22 août : « Je suis au comble de mes vœux et j'espère que vous me pardonneriez. Je fais un stage de huit jours à l'escadrille C. 53. J'ai été désigné ce matin et prévenu à 10 heures. J'étais à 4 heures du soir au champ d'aviation. Evidemment je m'attendais à de l'inattendu, mais jamais je n'aurais osé espérer cela. Je suis envoyé comme observateur d'artillerie en surnombre. L'apprentissage de huit jours fini, je reviens à la batterie. Et en prin-

cipe, par la suite je ferai des réglages d'artillerie pour le 41^e et des stages de plusieurs jours aussi pour garder l'entraînement. » Et tout de suite, afin de rassurer la pauvre mère : « Les appareils de mon escadrille sont des biplans très sûrs et peu rapides ; donc danger très faible, moindre qu'à ma batterie « du chef de gare ». Enfin je suis enchanté ! faire de l'aéro, c'est le rêve ! Et peut-être est-ce le moyen de décrocher la croix de guerre ! »

Dès le premier moment il montre, autant que de l'enthousiasme, des dispositions précieuses pour son nouveau métier. Il raconte le 24 août, sa première ascension.

« Hier j'étais au champ d'aviation à 6 heures et demie, et à 8 heures un quart je décollais. La sensation est très agréable en plein vol. On n'a aucune secousse, à part les vibrations du moteur. Le bruit n'est pas assourdissant. L'hélice qui est à 50 centimètres devant votre nez, souffle avec rage, vous plongeant dans un courant d'air terrible. Et on sent une impression de sécurité absolue..... J'ai commencé par ne rien reconnaître du pays, puis j'ai vu une grande ville avec une cathédrale au toit détruit ; j'ai regardé l'heure : je volais depuis sept minutes. J'avais enfin mon point de repère et j'ai reconnu tous les villages, tous les bois, toutes les rivières... dans ce premier vol, le pilote m'a

monté à 2.000 mètres et nous avons atterri au bout de 25 minutes. Le soir, à 5 heures 20, vol plus long (50 minutes) et plus haut (3.000). Ce qu'on voit est admirable : cette grande ville éclairée par un soleil magnifique, déjà un peu bas sur l'horizon, ces réseaux blancs des tranchées, et dans le lointain, des collines bleues ou noires, émergeant des brumes de l'Aisne... »

Cette vie de risques, d'audace et de poésie le prend au cœur : « Je commence à croire, s'écrie-t-il, que je trouve là enfin la récompense de mes quatre mois et demi de Braconne ! » Il est tout à son affaire, en homme qui veut en tout la perfection et ne saurait se contenter « des choses qui marchent à moitié. » Tous les matins, il monte au champ d'aviation : ascension toutes les fois qu'il est possible pour s'habituer à l'altitude, se faire des yeux d'observateur, se rendre familiers les moindres accidents de terrain..., ou bien, si le temps ne permet pas de voler, étude des signaux qu'il faut reconnaître et comprendre à la seule audition, travail de télégraphie sans fil, révélation et lecture des clichés pris en l'air... la journée tout entière, de 6 heures du matin à 10 heures du soir est occupée. « On a juste ses sept heures de sommeil... » Mais, ajoute-t-il, « décidément le métier me plaît tout à fait, bien que, contrairement

à l'opinion commune, il soit assez pénible... Je n'ai plus qu'un désir : celui de passer la fin de la guerre à l'escadrille. » (28 août).

C'est que l'aviateur lui apparaissait de plus en plus comme une pièce essentielle sur l'échiquier de bataille. C'est lui qui, en réglant le tir, déterminait son efficacité, lui permettait l'action intense, foudroyante dont désormais dépendrait toute victoire. Il décrivait ce rôle avec un sourire amusé : « Les boches ont l'habitude de nommer le tir d'attaque, *tir en roulement de tambour*. J'ai entendu au loin de ces tirs, vers Soissons ; et l'expression rend parfaitement la chose. Attendons encore quelques jours : je serai un acteur dans cette grande mise en scène, un tambour dans ce gigantesque orchestre de tapins. » (28 août)

Mais le stage de huit jours allait prendre fin ; Antoine devait rentrer à sa batterie, lorsque le capitaine commandant l'escadrille décida de garder ses stagiaires jusqu'au 19 septembre : « ce n'était pas la peine de les faire venir pour les renvoyer à moitié formés ! » parmi eux il avait du reste remarqué les aptitudes et la bonne volonté du « jeune bizuth », comme il se plaisait à le nommer : il ne tarda pas à lui proposer de le garder « tant qu'il aurait besoin de lui. » Le « bizuth » remercia chaleureusement : il était au comble de ses

vœux, et prévoyait qu'il n'aurait guère de peine à obtenir son affectation définitive à l'aviation. « Mais, dit-il avec modestie, il faut pouvoir remplir les missions qui me seront confiées. » Aussi, avec son habitude d'unir la piété à toutes les circonstances de sa vie : « Priez donc beaucoup, ajoutait-il, d'abord pour que mes réglages de tir marchent bien (... un réglage de tir manqué peut occasionner en effet des pertes notables en hommes), ensuite pour qu'on me garde à l'aéronautique et de préférence à la C. 53. Je dois dire d'ailleurs que j'aurai à essuyer le feu de pas mal de canons spéciaux contre aéro, mais si mes réglages de tir sont bons, peu importe que je ramasse quelques balles de shrapnell à mon bord. » (4 septembre).

Le lendemain « il volait » deux fois avec un pilote qui devait devenir son ami : « un charmant pilote que j'aime beaucoup et avec qui je fais équipe le plus souvent possible. Cet excellent de Gavarde est très bien élevé, très intelligent, tout pétillant d'esprit et possédé du feu sacré. C'est lui qui m'a donné le baptême de l'air et qui est resté mon pilote favori. Il est caporal pilote, mais un pilote à quasi rang d'officier... » (15 septembre). C'est avec lui qu'il conquiert sa croix de guerre ; ils étaient presque toujours associés dans les reconnaissances. Le pilote avait pour l'observateur la même sympa-

thie, la même estime. Après la mort d'Antoine, il lui rendait ce témoignage : « Comment l'oublier quand on a connu son courage, son entrain, sa jeunesse souriante et confiante, cette haute conscience, grâce à laquelle on le trouvait toujours prêt à courir au danger ? Je ne l'ai jamais vu hésiter devant la perspective d'une mission périlleuse, et j'admirais cette égalité d'âme qu'il montrait toujours aux heures difficiles et qui sans nul doute lui venait de sa foi religieuse si établie et si sincère... Sa mort glorieuse nous commande de vivre dans le sens de son sacrifice supérieur. »

Contre les shrapnells en effet, et pour les défier, Antoine tenait son âme toujours prête à paraître devant Dieu. C'était son habitude ; il n'aurait eu garde de la perdre au front. Les occasions, il est vrai, étaient trop rares, à son goût, d'user des sacrements. « ... Les artilleurs, écrit-il le 7 juillet, ont peu de secours religieux au feu. Evidemment il y a messe aux échelons du groupe chaque dimanche et de même aux autres groupes. Mais en positions avancées, les prêtres manquent pour les batteries de tir. Les artilleurs ne reçoivent guère que des blessures par marmites, toujours graves et souvent mortelles ; ils ont bien des chances de mourir sans secours religieux dans le cas où il y a attaque et par suite où les aumôniers sont tous

occupés avec les fantassins. » Du moins ne manquait-il pas de profiter des circonstances favorables. Sa correspondance est émaillée de ses confidences sur ce sujet, à Cauroy comme au Mans. Dès son arrivée au front, il avait trouvé à se confesser « à un aumônier du 127^e, trappiste, actuellement aumônier des fantassins. » Il note encore le 6 septembre : « J'ai pu me confesser hier. Soyez tranquilles comme je le suis moi-même, heureux comme je le suis. » Il raconte qu'il assiste à la messe à Hermonville, et quand il n'a pu communier, il en dit sa déconvenue. Le 15 août, il envoie ses vœux de fête à sa sœur : « Ce matin, j'ai pensé tout le temps à toi dans la jolie petite église XVI^e siècle, qui est en avant de nos casemates, et où l'aumônier du 41^e disait la messe à 6 heures. La nef se termine par une large fenêtre de style flamboyant. Cette fenêtre est orientée vers l'est, donc vers les boches, et les 77 ont passé par la grande baie brisant tous les meneaux et toutes les nervures, ne laissant qu'une grande ouverture béante. Par cette baie on voit des toits de tuile, un arbre... L'autel a disparu. Un échafaudage drapé d'andrinople rouge et cachant un tas de décombres en tient lieu. » Du reste « j'ai toujours raconté-t-il, ma médaille de saint Benoît, et tant à cheval qu'en avion et à bicyclette, j'ai toujours à chaque

sortie invoqué ce fidèle protecteur. Vous pensez si maintenant que les risques s'accroissent de façon très notable, je vais abandonner cette précaution. » (13 septembre).

En effet les dangers se multipliaient. Le 8 septembre, commandé à 4 heures et demie pour son premier réglage réel, il s'élève, et « me voilà manipulant ma T. S. F. A 5 heures 20, je vois le premier coup et, en même temps, les éclatements boches au-dessous de moi. Il y avait quelque chose qui ne marchait pas à la batterie. Je suis resté quarante-cinq minutes au milieu des éclatements d'obus boches sans obtenir sur mon objectif d'autres salves. La nuit est venue et je suis rentré. L'impression qu'on a en avion, quand les boches vous tirent dessus, est curieuse. Le moteur empêche à peu près d'entendre l'éclatement ; on voit seulement se former tout autour de vous de petits flocons blancs au sein desquels jaillit une petite flamme rougeâtre ; ces flocons restent en l'air longtemps, puis s'effilochent et prennent l'allure de cirrus. Les aviateurs disent : J'ai été sonné, pour : on m'a tiré dessus... En descendant de l'avion, j'ai pensé soudain que ce premier réglage réel et ce premier *crapouillotage* étaient du 8 septembre, et j'ai immédiatement demandé à la Sainte Vierge de continuer mon nouveau métier et de le bien faire. »

Trois jours après, il écrit : « Le métier devient plus mauvais : les boches tirent admirablement et très haut. De plus leurs avions de chasse sont très rapides et très bien armés, et il n'y aurait rien d'étonnant que je reçoive un jour une balle de mitrailleuse pendant un réglage de tir. C'est d'ailleurs fort heureux, car si le métier d'observateur n'était pas dangereux, on aurait l'air d'être embusqué. » (11 septembre).

Et de fait, le même jour, il fait une reconnaissance fort utile et féconde en renseignements. « Mais bien entendu les boches m'ont *sonné*... Mais comme j'étais très occupé à regarder le terrain et à dessiner ce que je voyais, je me moquais des éclatements dont les boches remplissaient le ciel autour de moi. Tous les jours il y a des avions français descendus par les boches. Actuellement c'est la série noire pour nous, comme en avril c'était la série noire pour les avions boches. »

Telle est la simplicité et la sérénité de son courage. Il le puisait sans doute dans sa passion du devoir et dans son patriotisme. Mais son véritable stimulant, sa vraie force, il les trouve dans sa piété. On le comprend, en lisant à la fin de cette même lettre : « J'ai eu la messe et la communion à Cauroy le 22 ; rien le 29 : messe le 5 ; messe et communion le 12 : ça dépend essentiellement du tra-

vail. Mais j'espère pouvoir m'arranger de façon à avoir toujours la messe au village, dont nous sommes à vingt minutes. » (13 septembre)

Le soir même, nouveau et plus grave danger ; il faut donner tout entier son récit : « J'ai eu hier, écrit-il le 14 septembre, une soirée mouvementée, mais bien passionnante. J'étais parti à 3 h. 15, pour un réglage réel, et je venais d'observer mon premier coup, quand j'aperçois un bel avion boche tout gris d'argent avec les croix noires qui venait sur nous. Je montre à de G., en lui passant ma jumelle, l'avion ennemi. Il me fait signe de rebobiner en vitesse mon antenne, puis immédiatement après, il me fait comprendre de charger le mousqueton d'artillerie qui est notre seule arme dans ces petits Caudron. Puis me voyant gêné par mes cartes et par le capot de la carlingue, il me demande de lui passer le mousqueton. Nous étions à 3.000 mètres et à quatre ou cinq kilomètres dans les lignes ennemies. Le boche pendant ce temps s'était mis dans notre sillage et au-dessous de nous, et vidait à toute allure sur notre avion sa bande de cartouches. De G. épaule et tire un premier coup. Le boche fait un crochet et se met à notre gauche ; de G. tire encore deux coups de mousqueton, puis le chargeur étant vide, met son avion en descente à toute allure. A 1.400 mètres nous nous sommes arrêtés de descendre. Le boche avait disparu.

« L'ennui de tout cela, c'est que, entre 1.200 et 2.000 mètres, il y avait un banc de nuages ; le boche pouvait jouer à cache-cache avec nous, le pilote et l'observateur étant occupés à regarder le but. Et de plus ces petits nuages de coton gênaient le réglage en cachant l'objectif ou en le couvrant d'ombre. Enfin après vingt-cinq minutes d'interruption, le réglage était repris et à 5 heures 20, il était achevé. Mais en même temps que le dernier coup arrivait sur l'objectif, j'apercevais, à un kilomètre de là, quatre belles lueurs. C'était la batterie contre avions qui entraît en action. Et trente secondes après, les quatre éclatements se produisaient au-dessous de nous. Puis de nouvelles lueurs jaillirent et un obus éclata tout près de nous. Cette fois je l'ai entendu malgré le moteur, et le déplacement d'air fit piquer du nez à l'appareil. Comme le travail était fini, j'ai dit à de G. de rentrer et nous sommes revenus au terrain. Total : 2 heures 40' de vol et un réglage réussi, malgré une attaque d'avion boche et un tir d'artillerie fort bien dirigé. Aussi en descendant, le capitaine m'a dit simplement : « Eh bien ! jeune bizuth. vous voilà « consacré observateur ! » Cette fois j'ai conquis des titres sérieux pour rester à l'escadrille.

« Jamais avant le réglage mouvementé d'hier

soir, je n'avais trouvé agréable d'être en danger. Mais maintenant je comprends et j'aime l'attrait du risque. Il est *prenant*. Jamais non plus je n'ai été plus calme et plus indifférent devant un danger immédiat. »

On trouva en effet un fil d'acier situé à 1 m. 50 de la nacelle tordu par une balle de mitrailleuse. Cette expédition heureuse et vaillante fut le premier titre à la Croix de guerre qu'Antoine reçut le 1^{er} mars suivant.

Cependant, malgré tant d'assiduité, de travail, de courage — toujours le premier le matin au champ d'aviation, le premier aussi à s'envoler — Antoine n'était encore que stagiaire à l'escadrille C. 53. Ce n'était pas sa faute ni celle de son capitaine. Celui-ci avait pour son « jeune bizuth » une estime et une affection qui lui étaient bien rendues. Il lui faisait développer toutes ses aptitudes, apprendre toutes les parties du métier : le tir de la mitrailleuse, plus tard le pilotage. Antoine, désireux de tout savoir et de pousser en tout jusqu'à la perfection, était toujours prêt. Son talent de photographe, révélé au capitaine, expérimenté par lui, fut une raison nouvelle de souhaiter qu'il fût définitivement titularisé à l'escadrille, où tous ses camarades l'aimaient. Mais à l'Etat-Major on le trouvait bien jeune pour le métier. En vain le capitaine

défendait son « bizuth », rappelait son exploit du 13 septembre... « Si vous croyez que vous en trouverez beaucoup pour faire la même chose en pareilles circonstances, rayez-le et que tout soit dit ! » Il vit qu'il était nécessaire de forcer la main aux chefs par de nouveaux mérites ; il vint trouver Antoine : « Il faut, lui dit-il, que vous me fassiez deux réglages ce soir et que vous les réussissiez : seule réponse qui soit possible. » Antoine part : mais ses efforts sont vains : la T. S. F. ne fonctionnait pas. « Furieux, je descends, raconte-t-il, je demande un autre appareil et une demi-heure après, je reprenais mes réglages. Cette fois-là ç'a été superbe. Un premier réglage était fait en treize minutes et quatre salves ; le second, commencé aussitôt après, était terminé en douze minutes et quatre salves... Le capitaine était ravi... » (20 septembre). Antoine ne l'était pas moins, surtout peut-être de l'affection de son chef : « Je suis de mieux en mieux avec le capitaine qui a l'air de tenir beaucoup à son « bizuth ». Je sais en tout cas qu'il peut me demander n'importe quoi, je ferais l'impossible pour lui. »

Le 21, nouvelle ascension, plus périlleuse : six fois il revient au-dessus d'une batterie ennemie qu'il fallait repérer ; six fois il essuie des salves très bien ajustées ; son Caudron reçoit une blessure :

un projectile passe à travers l'aile supérieure, à deux mètres de la tête d'Antoine.

Le 26, le temps est couvert ; les nuages, noirs et très bas. Mais il y a des contrôles de tir à faire : il faut se tenir une heure et quart en l'air, à 300 m., et malgré cette faible hauteur, on traverse encore la queue des nuages. Avec son ami de Gavardie, ballotté par un vent terrible, Antoine fait la navette à un kilomètre dans les lignes françaises, sur le front du corps d'armée. Au-dessous de lui, il aperçoit la batterie de son ami H. D., qui, exactement repérée, est l'objet d'un tir infernal de la part des Allemands. « Elle reçoit du 77, du 88, du 105, du 150 et du 210 !.. les obus boches arrivent parfaitement réglés en portée et en direction. Malgré moi, tout le temps que je suis en l'air, je regarde ce petit coin où se trouve mon cher H. » — « Pauvre cher ami, lui écrivait-il quelques jours après, je ne croyais pas t'aimer autant, avant d'avoir volé au-dessus de l'endroit où toute lueur suspecte m'indiquait un danger pour toi et me fendait le cœur. »

Enfin son zèle vainc les résistances ; le 3 octobre, le capitaine lui fait part de la demande officielle qu'il adresse à l'armée pour le garder à l'escadrille, et le 13, il lui annonce qu'il est titularisé. « J'ai donc le droit maintenant au brassard de l'aéronautique. Je suis bien content ! »

Il s'agit maintenant de redoubler de travail : s'il pouvait décrocher la croix de guerre ! Il en a dit du mal quelquefois, et surtout de la manière dont elle est distribuée, selon les protections, presque les hasards, bien plus que selon les mérites. « Au 41^e il n'y a presque pas de croix de guerre et au 15^e tout le monde a la sienne. Or ces deux régiments se sont trouvés côte à côte partout et je vous assure que le 41^e a des batteries et des groupes entiers tout à fait remarquables. » Mais au fond, elle reste son ardent désir... « ... la croix de guerre est tout mon rêve actuellement, et j'aimerais mieux ne pas revenir de la campagne que de revenir sans croix de guerre !... » (1^{er} janvier 1916)

Aussi il ne négligera rien. Le travail est très dur, tient occupés les aviateurs la journée entière : réglages de tir, repérages des batteries ennemies, photographies du terrain, service de l'artillerie et de l'Etat-Major... Bientôt Antoine, grâce à l'expérience qu'il s'est faite avant la guerre, devient un opérateur photographe assez habile pour qu'on le charge du service photographique de l'escadrille. Jusqu'à lui les résultats obtenus étaient assez médiocres ; il s'applique et réussit à les relever. Entretemps, lorsque la brume ou le vent rendent les ascensions impossibles, il se forme au pilotage ; et s'il lui reste du loisir, — ce qui est

bien rare, — il reprend ses mathématiques : car il veut « être au niveau », lorsque, la guerre finie, il rentrera à l'Ecole Centrale. Mais par-dessus tout, il tient à « voler ». S'il accepte d'être appliqué à l'interprétation des clichés, il veut bien davantage en faire ; il prévient son capitaine toujours très bienveillant qu'il n'a « aucune intention de remplacer par du travail de bureau, même s'il pouvait mener à la Légion d'honneur, des vols même peu récompensés ». Certes il n'ignore pas le danger des reconnaissances, les canonnades des batteries spéciales, les attaques d'avions mieux armés et plus puissants, les coups de vent contraires, les atterrissages « sur l'aile », et aussi les défauts d'appareils. « Quand on aura, écrit-il, envoyé cinq ou six fois les constructeurs d'appareils français à la chasse aux boches, avec ceux qu'ils livrent à l'armée, il y aura sûrement du changement, et l'aviation française reviendra au premier rang. » (13 octobre).

Mais le devoir parle si haut en lui ! Et le devoir, il en a une idée très particulière : « La notion de devoir, pense-t-il, est en général comprise d'une façon stupide : il ne s'agit pas de faire *tout* ce qu'on peut, mais bien de faire *plus* qu'on ne peut. Le devoir est rempli quand le but est atteint, mais pas avant. Et voilà encore où la *balançoire*

idiote du *devoir accompli* est extrêmement funeste : elle endort les énergies et elle n'a jamais consolé d'un échec. » C'est que « la réussite vaut par elle-même. Elle est la fin de tout. Qu'elle soit aisée ou non, elle a son prix, qui est inestimable, et indépendant de l'effort qu'elle a coûté : rien ne peut remplacer la réussite ni faire oublier l'échec. » Et quelles en sont les conditions ? « Il faut avant tout du caractère : 1° Savoir exactement ce qu'on veut et pourquoi on le veut ; 2° prendre sans crainte ses responsabilités ; 3° se servir de toutes les circonstances, même et surtout défavorables ; 4° ne pas s'entêter quand il n'y a pas d'issue. Voilà en quatre mots la doctrine du succès. Le *culot* est un mot et surtout un procédé de brutes. » (5 novembre). De plus « il vient souvent de l'inconscience. J'aime mille fois mieux le *cran*, qui se manifeste par l'exécution imperturbable de ce qui a été résolu — ou commandé. Un sous-lieutenant boche, nommé Hartig (4^e batterie du 192^e groupe d'obusiers saxons) tué en Champagne, note ceci sur son carnet de campagne : « Un Français « vole au-dessus de nous. Il est fortement canonné « par notre batterie et obligé de faire un détour. « Les coups en général sont bien placés, mais « l'aviateur français ne se laisse pas détourner de « son but... Nos aviateurs ont beaucoup moins

« de *cran*. » Evidemment l'opinion de ce boche fait plaisir. Il s'étonne pourtant d'une chose normale. Les seuls gens qui comptent sont ceux qui savent ce qu'ils veulent et qui exécutent ce qu'ils ont résolu. » (10 novembre).

Quelle belle leçon d'énergie, en un langage ferme et puissant dans sa simplicité ! Pas un mot qui hausse le ton ou qui force l'idée. Mais ce qui est mieux, c'est qu'Antoine nous y révèle ses principes de conduite et nous raconte sa vie, sa courte vie, si pleine par sa conformité à une pareille règle d'action. Cet enfant rieur, toujours gai, qui déclare : « je suis plus *gosse* que jamais ! » (22 septembre), a en vérité de bien hautes pensées.

Et les actes y correspondent. Rien ne vaut de les lui entendre raconter lui-même. Il écrit le 29 novembre : « J'ai travaillé hier d'une façon utile. Il y avait un beau soleil qui éclairait d'ailleurs assez mal et qui semblait peu propice à la photo. J'ai donc pu aller à la grand'messe. Pendant le déjeuner, la brume grisâtre qui traînait dans les fonds se dissipe un peu. Enfin à 2 heures 20, je pars avec D. Un des moteurs de l'appareil vibrait d'une façon terrible si bien que D., craignant un accident, voulait rentrer. Puis il se décide à tenter la chance et nous piquons sur les lignes boches à 2.000 mètres avec un appareil qui risquait de se

briser à chaque instant. Les tranchées étaient mal éclairées et la brume avait presque disparu. Me voilà faisant douze photos, représentant tout le front d'une division... Il était 3 heures et le jour baissait. Je fais signe à D. de rentrer. Juste à ce moment, je remarque sur les tranchées françaises, à mes pieds, un violent tir boche. Je me dis qu'il y a mieux à faire que de rentrer et que peut-être je vais voir des lueurs des batteries ennemies en action. Je fais signe à D. de revenir... En une demi-heure, tant qu'il a fait assez jour pour repérer les lueurs,... j'ai repéré avec certitude deux batteries, et avec une bonne approximation deux autres... D. pour son compte en a repéré avec assez de précision trois et vu tirer trois autres : total dix. Et tout le temps que nous sommes restés à voir tirer les boches, nous avons reçu des coups (D. en estime le nombre à deux cent cinquante), dont deux ont fait chanceler l'appareil. Enfin à 4 heures moins 20, nous atterrissions. Le capitaine était-là... : « L'Etat-Major m'a téléphoné il y a cinq minutes, qu'il y avait une attaque boche ; il demande qu'on envoie un avion. » J'ai couru téléphoner nos résultats et ainsi l'Etat-Major a eu ses renseignements dix minutes après les avoir demandés. »

Le lendemain, 30 novembre, il faisait une nou-

velle et plus périlleuse ascension, qu'il raconte à sa mère : « Il faisait un vent très violent du sud, — dans les vingt mètres à la seconde — et une mer de nuages à 600 ou 800 mètres, avec quelques rares trous assez grands et un beau soleil. Un coup de téléphone de l'E.-M. au capitaine signale une assez grande activité des boches et demande une reconnaissance d'avions. Il ne faisait pas un temps à passer les lignes, car le vent était assez fort pour empêcher de rentrer. La mer de nuages pouvait se refermer, forçant de descendre à 600 mètres chez le boche pour voir la route... Le capitaine en fait la remarque ; l'E.-M. maintient sa demande, et je pars avec D. en bi-moteur. Nous voilà le nez au vent, montant à peu près sur place au-dessus du terrain : nous avons mis vingt minutes à faire trois kilomètres. A 2.000 mètres, D. me demande : Avez-vous remarqué qu'on ne peut pas avancer dans le vent ? Si on va là-bas, on y restera. — Pensez-vous, dis-je, qu'en prenant de la hauteur on puisse rentrer en se mettant en descente ? — Probablement ; faut-il y aller ? » Et nous piquons sur les lignes. Il y avait sur la campagne boche un beau trou ensoleillé. Je ne vois rien de l'activité signalée. Je dessine des tranchées nouvelles, je lance des papiers destinés aux boches, enfin je prends six photos. Nous étions alors à 2.800 mètres et en plein

chez le boche, et, le nez au vent, nous restions immobiles. Voilà une maudite batterie contre-avion qui déclanche son tir contre nous et le règle fort bien. D. pique et descend à 2.600, les coups de canon nous suivant. Il y en a dessus, dessous, devant, derrière, partout autour de nous. J'entends un sifflement d'obus suivi de l'éclatement, puis un second sifflement et une seconde explosion. Ça devient si inquiétant que D. sacrifie 300 mètres de cette précieuse altitude qui devait nous permettre de rentrer. Nous voilà donc à 2.300. Heureusement nous profitons d'un courant d'air moins violent : avec la descente à pleins moteurs, nous voilà rentrés chez nous. Les coups de canons continuent. D. pique encore et le bruit a couru hier... que notre bi-moteur avait été descendu... Mais en arrivant au terrain, le vent violent, dévié par les bois de sapins, nous vaut trois coups terribles sous l'aile... J'ai bien cru que c'était l'atterrissage sur une aile et l'accident fatal pour nous deux ; à deux mètres du sol, l'avion se remet en équilibre et l'atterrissage se fait normalement... J'ai constaté avec plaisir que ce vol était le seul de la journée pour toutes les escadrilles de l'armée. »

Ces deux vrais exploits valurent à Antoine les félicitations et les remerciements du chef de l'E-

tat-Major du corps d'armée. Ainsi s'approchait-il, par étapes, de la croix si désirée.

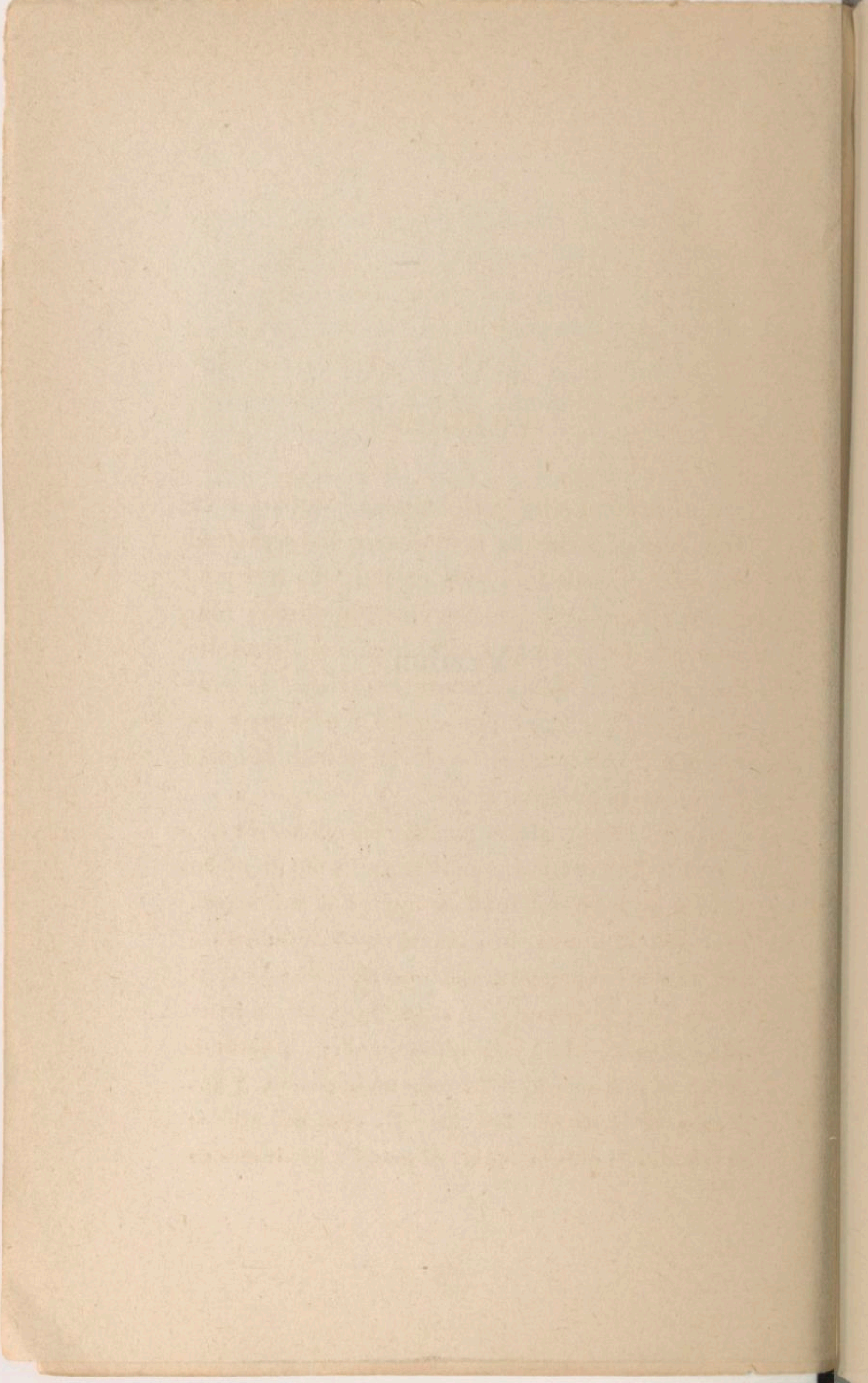
Mais, en l'attendant, il devait, en qualité de chef du service photographique de l'escadrille, aller faire un stage de huit jours à la Réserve Générale de l'Aviation, au Bourget. Nous savons qu'Antoine ne goûtait guère ces périodes d'instruction qui l'éloignaient de la vie active. Mais il y trouva cette fois une précieuse compensation. Du Bourget il lui fut possible d'aller passer toutes ses soirées à Paris, où il retrouvait la famille presque entière ; c'était une joie incomparable pour lui, qui tenait aux siens par toutes les fibres de son cœur, et ne rêvait rien de plus doux que le cher foyer intime.

Il jouit certes de ce bonheur et en fit jouir les siens. Mais toujours attentif à son devoir et courageux, il profita de son séjour pour les préparer de loin à la grande séparation possible. Il prévoyait le rôle de plus en plus actif et périlleux de l'aviation ; comme il avait fait à la France le sacrifice de sa vie, il ne songeait pas à diminuer ces risques, loin de là. Petit à petit il s'essayait à se détacher ; ses récits et les détails qu'il donnait sur son métier tendaient à faire comprendre, admettre même qu'il ne reviendrait probablement pas. Au jour du départ, sa mère, dans les tendres et dou-

loureux adieux qu'elle, comme lui, redoutait de ne pas recommencer une autre fois, lui demandait quand il espérait avoir une nouvelle permission. Il se hâta de répondre : « Je ne reviendrai pas tant qu'il y aura du travail à faire. C'est secondaire de revenir. Ne vous attendez pas à me voir de longtemps, de bien longtemps. » Ce furent ses dernières paroles en quittant la maison si chère. Bien certainement il pensait en les prononçant, à la réunion définitive et bienheureuse du ciel.

v

Verdun



VERDUN

Son ordonnance a dit combien Antoine revenait triste de chaque permission. La séparation des siens devenait de plus en plus cuisante pour lui, son sacrifice de plus en plus douloureux. Mais quand le brave garçon s'en inquiétait, quand il demandait : « Mon lieutenant est triste ? », celui-ci répondait avec empressement : « Je vais me remonter, cela va aller. » Et le sourire revenait illuminer sa physionomie.

Jamais cette tristesse ne fut plus accentuée qu'à cette fin de décembre, quand Antoine eut dit adieu, l'adieu qu'il pressentait le dernier, à sa famille réunie. Son capitaine fut, comme son ordonnance, frappé de l'expression douloureuse de ses traits, et de l'amaigrissement qui souligna sa douleur. Mais il lutta, cette fois encore, réussit à dominer sa peine, à la dissimuler sous une apparente gaieté. Plus exact encore à son service, plus acharné au travail, il restait chaque soir jusqu'à 11 heures ou

minuit sur ses cartes, ses photographies, s'absorbant dans sa tâche, donnant toute son attention, toute son âme au bien de la France. Par cet effort, il retrouvait la sérénité et la paix extérieure.

En rentrant à l'escadrille, il dut encore subir une série de conférences faites aux observateurs pour leur apprendre leur métier. Avec quelque raison, ce semble, il jugea qu'elles auraient pu s'adresser à d'autres qu'à lui, et qu'elles lui faisaient perdre un temps précieux : cependant les réclamations de l'artillerie, du corps d'armée, de l'armée, au sujet des travaux photographiques s'accumulaient. Il fut enfin libre le 30 décembre : dès lors il reprit, avec son service photographique, des vols et son apprentissage de pilote. L'une de ses ascensions, le 12 janvier 1916, le mena dans les lignes allemandes, jusqu'à dix kilomètres de profondeur ; il rentra, son avion endommagé « par un très beau trou dans le plan supérieur, au-dessus du moteur de gauche. » Le 17, pendant un réglage de tir, il fut canonné pendant plus de quarante minutes ; mais il rentra sans accident et avec des résultats qui lui attirèrent les compliments du commandant de l'escadrille et du général L. Pour finir — car il venait d'être appelé à un stage dans l'artillerie lourde — il exécutait, le 23 janvier avec son ami de Gavardie, une randonnée à douze

kilomètres en dedans des tranchées de l'ennemi.

Pour être attaché à l'aviation, Antoine n'avait pas cessé d'appartenir à l'artillerie ; il devait revenir y faire des séjours plus ou moins longs et s'initier à toutes ses pratiques. Son stage à l'artillerie lourde commença le 25 janvier. Dès lors ses lettres commencent d'ordinaire par le R. A. S. (rien à signaler) accoutumé, et se résument à peu près par ces mots du 27 janvier : « Bon gourbi, bon feu, bonne table, aucun travail. Je me repose... Cela me permet de lire du Tolstoï et de piocher mon cours de résistance des matériaux. » De temps en temps, le capitaine de l'escadrille C. 53 venait le chercher pour questions de service. Ces équipées, qui lui plaisaient fort, l'aidaient à prendre son mal en patience, mais lui laissaient le vif regret « de l'escadrille, des vols et du travail sur les photos. » Enfin le 20 février, sur la demande expresse de « son cher capitaine S., » il revenait à l'aviation. Hélas ! ce ne devait pas être pour longtemps.

Tout de suite il se remettait à l'œuvre. Dès le 21, il note : « Deux heures de vol, donc bonne journée, excellente journée.. » Le travail abonde ; aussi refuse-t-il un envoi de livres qui lui est proposé, mais demande des prières pour une intention spéciale. Etait-ce d'aller dans un endroit plus

exposé ? Il semble bien prévoir quelque changement, car il réitère sa demande et va au devant des inquiétudes : « Ne vous étonnez pas si vous restez sans nouvelles un certain temps. Priez beaucoup pour moi, pour que je fasse du beau travail les jours qui vont venir et que ce travail me procure un petit bout de ruban. » (24 février).

Il allait en effet quitter la région de Reims avec son escadrille pour se rendre sur le terrain de la grande bataille qui s'était engagée le 21 février, — à Verdun. En passant à Sainte-Ménéhould, il eut la joie d'y voir sa tante maternelle qui depuis de longs mois était venue de Saint-Etienne, pour se consacrer comme infirmière, au service des blessés. Elle le trouva grave, et cependant joyeux ; il la chargea de dire à sa mère qu'il « allait au plus chaud ». Puis il continua sa route. L'escadrille prit, le 29, son cantonnement à la ferme du Franat, au nord-est de Nixéville, à l'embranchement des lignes de chemin de fer de Verdun à Reims et à Souilly. Ce jour-là même, les Allemands qui, depuis le 21 février, avaient progressé au nord de la place forte, s'emparant successivement du bois des Caures, de l'Herbebois, de Samogneux, de Beaumont, de Bezonvaux, de Louvemont, enfin du fort de Douaumont, s'arrêtent enfin, émiettés par l'héroïque et persévérante bravoure de nos troupes.

Pendant deux jours il reprend haleine. Le 2 mars la lutte se ravive pour la conquête du village de Douaumont ; les Allemands y entrent, sont chassés, reviennent à la charge, s'emparent enfin, le 4, des ruines amoncelées, pauvres restes du village. Mais ils n'en sortiront plus pour avancer vers le Sud.

Cependant Antoine se préparait à « travailler ». Une grande joie l'accueillit à son cantonnement, doubla son enthousiasme et ses forces, mit un sourire sur ses derniers jours. Datée du 28 février 1916, lui arrivait le 29 une citation à l'ordre du jour du 1^{er} corps d'armée, qui lui conférait la Croix de guerre. « Cher papa, écrivait-il le lendemain à son père, chef d'Etat-Major de l'artillerie à Orléans, j'ai passé du repos au maximum de travail : j'en suis enchanté. J'ai eu hier communication d'une citation beaucoup trop élogieuse à l'ordre du corps d'armée. La voici :

*« Ordre général n° 545. Le général commandant
« le 1^{er} corps d'armée cite à l'ordre du corps d'ar-
« mée les officiers et hommes de troupe dont les noms
« suivent...*

*« Escadrille C. 53 : Lieutenant observateur Lacam,
« observateur adroit et modeste, d'une conscience, d'un
« courage et d'un dévouement à toute épreuve. A fait à
« l'intérieur des lignes ennemies plus de quinze recon-*

« naissances photographiques de la plus grande im-
« portance, où il a été violemment canonné. Le 13 sep-
« tembre 1915, a, au cours d'un réglage de tir, livré
« combat à un avion ennemi plus rapide et mieux armé
« que le sien, et a ensuite accompli sa mission jusqu'au
« bout. Le 12 janvier, a évolué et pris de nombreux
« clichés au-dessus d'une batterie spéciale particulière-
« ment dangereuse, qui a dirigé sur lui un feu nourri
« et ajusté, et a atteint son appareil dans ses parties
« essentielles ».

« En même temps, citation en termes iden-
tiques pour le sergent-pilote de Gavardie, mon
pilote attitré.

« J'ai donc la Croix de guerre, et je la porte
depuis hier. »

Si cette lettre finit sur une parole de fierté, elle débute, on l'a remarqué, par un cri de joie ; de joie d'être dans le travail, le « maximum de travail », et le danger. C'est le premier mouvement du cœur du brave jeune homme. Quant à la citation, qui s'est fait bien attendre, qui ne relève que deux de ses hauts-faits, il la trouve « beaucoup trop élogieuse », justifiant ainsi l'éloge même qu'elle fait de sa modestie ; et il est empressé et heureux d'associer à sa récompense, son pilote, son ami, le compagnon de ses périlleuses expéditions.

Le même jour, 1^{er} mars, il avait reçu une mission

qui l'associait étroitement à la résistance de nos troupes. On le charge d'une reconnaissance importante, au cours de laquelle il doit prendre des photographies : « Reconnaître, dit l'ordre, et photographier le front Vacherauville-Côte du Poivre-Douaumont. En particulier chercher à déterminer l'emplacement de la ligne ennemie la plus avancée sur la Côte du Poivre. Reconnaître si l'ennemi fait des tranchées autour de Vacherauville. » Tout de suite Antoine prend l'air. Mais un plafond de nuages empêche toute observation. Une seconde ascension ne fait que rendre plus évidente l'inutilité des efforts. Il faut remettre l'exécution de l'ordre au lendemain.

La soirée se passe donc à la ferme du Franat, au milieu de ses camarades, heureux et fiers d'une citation qu'ils souhaitaient depuis si longtemps à leur jeune collègue. Puis Antoine écrit à son père, à sa mère pour leur apprendre sa jeune gloire et les y associer.

Le lendemain matin, il s'offre en volontaire pour reprendre la reconnaissance de la veille. On l'accepte ; et malgré les risques énormes qu'il sait qu'il va courir, son ordonnance remarque sa physionomie radieuse, lorsqu'il s'embarque sur l'avion du sergent-pilote Tréca. Il passe en prenant des clichés, au-dessus de Bras, Louvemont, traverse

le terrain occupé par les troupes d'attaque de l'ennemi et se dirige vers Beaumont, à six kilomètres environ en arrière de la ligne de bataille. Dans cette région l'aviation ennemie est en grande activité ; c'est pourquoi on lui a donné l'escorte d'un autre appareil. Tout à coup se montre en l'air un fokker. Le pilote demande s'il doit aller de l'avant ou se rapprocher des lignes françaises. « Continuons, dit Antoine, il faut prendre d'autres clichés encore. » Mais l'appareil d'escorte comprend mal les signaux ; il s'éloigne et rentre. La situation semblait devenir dangereuse, lorsqu'un Nieuport paraît, donne la chasse au fokker qui s'éloigne. Mais bien vite, du côté de Samogneux, s'élève un autre avion ennemi qui vient sur eux à toute vitesse. Absorbé dans ses opérations, Antoine ne le voit pas : du reste l'avion arrive par derrière. Vainement d'abord le pilote cherche à attirer l'attention de l'observateur. Lorsque ce dernier s'aperçoit du danger, il est trop tard pour le fuir, il faut lui faire face. Un vent furieux, de cinquante kilomètres à l'heure, s'oppose du reste à leur rentrée ; pourtant ils tenteront le retour, car s'ils sont forcés de descendre dans les lignes ennemies, leurs précieux documents seront perdus. Tout en louvoyant, poursuivis par l'avion boche, ils cherchent leurs armes : leur appareil, tout neuf,

n'a pas encore reçu de mitrailleuse arrière ; la mitrailleuse avant ne peut être utilisée qu'en face, car son montage n'a pas été fait. Ils n'ont pour se défendre contre le fokker plus puissant et très armé, qui ne cesse de les accabler de projectiles, qu'une carabine à répétition. Antoine la saisit et à côté de la tête du pilote, commence le feu. Tout-à-coup il pose sa carabine et pâlit : une balle vient de l'atteindre à la hanche. Bientôt après, une autre fracasse le pied du pilote. Avec une énergie inlassable, celui-ci continue la manœuvre. On se rapproche avec hésitation des lignes françaises, car on distingue mal les tranchées des deux partis, bouleversées par les obus. A ce moment, le fokker oscille brusquement, pique du nez et descend verticalement dans ses lignes. Était-il frappé ? Le Caudron français, lui, avait reçu plus de deux cents balles ; seuls les réservoirs à essence avaient été épargnés par une protection divine. Le sergent Tréca, malgré sa blessure qui lui rendait très difficile de mouvoir les dures commandes de l'appareil, réussit pourtant à force d'énergie et de dévouement, à atterrir normalement près de la ferme des Bévots, aux portes de Verdun. « Mon lieutenant, demande Tréca, êtes-vous blessé ! — Oui, à la hanche, mais je crois que ce n'est rien. — Tirez la mitrailleuse, pour faire,

venir du monde, » Le conseil, suivi, attira des hommes qui descendirent les deux blessés de la carlingue sur un brancard. Un officier d'Etat-Major accourt, reçoit les documents, envoie une voiture d'ambulance. Les dix-huit clichés pris sous le feu de l'ennemi étaient excellents et rendirent les plus précieux services. Un lieutenant de l'escadrille C. 53 en porte témoignage : « Les photographies qu'il prit ce jour-là furent les seuls documents sur lesquels nous avons travaillé jusqu'au milieu d'avril. »

Les blessés furent transportés à Verdun d'abord, puis à l'hôpital militaire de Dugny. La blessure d'Antoine ne paraissait pas alors très grave ; celle de son compagnon était apparemment plus affreuse : le pied était presque détaché. Cependant la première parole du jeune lieutenant fut pour demander l'aumônier catholique. Prévenu aussitôt en l'absence de M^{gr} Ruch, coadjuteur de Nancy et aumônier titulaire du 20^e corps, M. l'abbé Rigaud accourut. « Comme le chirurgien se mettait en devoir de le panser, raconte-t-il, le blessé me pria de revenir dès que ce serait fait. Je restai quelques instants pour voir la blessure qui ne me parut pas trop dangereuse, et ce fut d'abord l'opinion des chirurgiens. Dès que le pansement fut terminé, il fut monté dans une chambre et couché

dans un lit. Il me demanda aussitôt ; lorsque j'arrivai, sa première parole fut pour me demander de le confesser, ce qu'il fit devant d'autres officiers blessés qui se trouvaient dans la même chambre. »

Ce premier devoir envers Dieu accompli, Antoine voulut tout de suite rassurer les siens, leur donner une confiance qu'il n'avait plus guère, semble-t-il. « Chère maman, se hâta-t-il d'écrire, je suis légèrement blessé à la cuisse par une balle de fokker. Mon pilote est également blessé. Je vais très bien. Je vous embrasse. » Dans son dernier billet, on voit sa modestie et sa charité : silence sur son exploit, souci des siens, souvenir au camarade frappé près de lui. Il est là tout entier.

M^{gr} Ruch, dès son arrivée, à 8 heures et demie du soir, vint lui faire visite. « Je le trouvai, dit-il, aimable et charmant, seul dans sa modestie à ignorer le mérite, la beauté de son acte. Il était souriant, heureux comme si le jour qu'il venait de vivre avait été le plus beau de sa vie. Son calme, sa satisfaction du devoir accompli, la simplicité et la grâce de son accueil m'avaient profondément touché. »

Cependant, reprend M. Rigaud, « il avait eu l'impression que sa plaie était grave. » Aussi il n'hésita pas à demander les sacrements. « Je puis vous avouer, écrivait à M^{me} Lacam le même prêtre,

que, durant les six mois où, après le départ de notre aumônier, j'ai dû, tout en restant infirmier, remplir ses fonctions auprès des blessés, je n'ai jamais rencontré une si grande et si belle foi... Il avait conquis rapidement l'estime et l'admiration du chirurgien et des infirmiers qui l'ont soigné. Lui ayant demandé d'offrir ses souffrances à Dieu, il l'a fait bien volontiers et ne s'est jamais plaint... »

Autour de son lit s'étaient empressés tous les camarades qui avaient pu se rendre libres ; il causait gaîment avec eux. Dès le soir du vendredi, par une de ces attentions pleines de délicatesse dont il était coutumier, il demande à quitter la salle des officiers, pour être installé auprès de son pilote, Tréca. Il s'informe avec sollicitude de son état, s'entretient encore volontiers avec lui.

M^{gr} Ruch revint le voir le samedi matin, 4 mars. « Il n'avait nullement perdu connaissance... il ne me parla que de sa satisfaction d'avoir accompli son devoir, et cela avec une simplicité et une modestie délicieuse... J'ai vu des milliers de morts. Je ne crois pas en avoir vu une plus sereine, plus souriante, et sur son lit, votre cher enfant me faisait penser à un ange qui doucement ferait antichambre avant d'entrer au Paradis. » Cependant, si paisiblement qu'on ne s'en apercevait presque pas, Antoine s'affaiblissait. Il recueillit ses forces encore

pour ranger les objets intimes qu'il destinait à sa famille et, avec l'aide de son infirmier, en faire un petit paquet. Celui-ci s'éloigna ensuite sans inquiétude. Le malade adressa encore quelques paroles à son voisin, le sergent Tréca. Puis il se tut. Attentif, le sergent fit un signe à l'infirmier qui accourut ; Antoine avait expiré sans agonie, sans souffrance. Il était 11 heures et demie. Cette fin si rapide surprit tout le monde, M^{gr} Ruch qui se proposait de revenir le voir, les blessés de la salle, les infirmiers, les médecins. Et tous s'accordèrent dans les mêmes éloges affectueux et attendris. « Dieu, dans sa grande miséricorde, écrit M. l'abbé Rigaud, a dû accueillir le jour même de la mort, une âme qui lui appartenait par la pureté de vie et par une foi vive. » C'est également l'avis de M^{gr} Ruch : « J'ai pour lui prié et offert le saint sacrifice pensant à lui sans doute, bien que je le crusse déjà en possession de la récompense... »

Sur son lit de mort, dernier hommage et suprême consolation, son capitaine déposa une seconde citation, à l'ordre de l'armée cette fois, et la proposition pour la Légion d'honneur ; mais sa fin si rapide et si imprévue empêcha de donner suite à celle-ci.

La citation était ainsi formulée :

« *Lacam Louis-Marie-Joseph-Antoine, sous-lieu-*
« *tenant à l'escadrille C. 53.*

« *Parti sous l'escorte d'un appareil de son esca-*
« *drille pour exécuter une reconnaissance photogra-*
« *phique dans une région où l'aviation ennemie mani-*
« *festait une grande activité, s'est trouvé isolé après une*
« *première attaque. N'en a pas moins poursuivi l'ac-*
« *complissement de sa mission en s'enfonçant plus avant*
« *dans les lignes et en achevant sa reconnaissance.*
« *Attaqué une deuxième fois par un appareil plus*
« *puissant que le sien, a été grièvement blessé au*
« *cours de la lutte inégale qu'il a soutenue.*

« Signé : PÉTAIN. »

Profondément ému par cette mort si simple et si sereine, M. l'abbé Rigaud demanda à M^{sr} Ruch et au médecin-chef, que, « contrairement aux habitudes, le corps d'Antoine fût porté à l'église pour lui rendre les honneurs qu'il avait mérités par sa grande foi et par son héroïsme. » Cette faveur fut facilement obtenue. Le dimanche matin, à l'église paroissiale, M^{sr} Ruch voulut l'annoncer lui-même en chaire, invitant les habitants de Dugny à venir apporter au vaillant jeune homme l'hommage de leur présence et le secours de leurs prières. Aux obsèques, un piquet d'une cinquantaine d'hommes rendirent les honneurs. De nombreux officiers, chefs

et camarades aviateurs d'Antoine s'étaient réunis autour du glorieux cercueil. M^{gr} Ruch eut à cœur de présider lui-même, avec une visible émotion, la cérémonie funèbre que relevèrent les chants de quelques soldats artistes. Au loin le canon grondait, la bataille faisait rage, les Allemands livraient le combat furieux qu'ils espéraient devoir être définitif et qui mit en leurs mains le village de Douaumont. C'est au son de ce sublime orchestre que, représentant le général commandant le 1^{er} corps d'armée, le commandant C., spécialement chargé de l'aviation de ce corps, prononça le bref, mais vibrant éloge du « courageux officier, victime d'un devoir glorieusement accompli. » Ce ne furent pas des paroles banales ; elles partaient d'une âme vraiment touchée. « Nous aimions tous, écrivait un peu plus tard le commandant C., ce jeune homme si sympathique, si désireux de bien faire, si consciencieux, dont la douceur de caractère s'alliait aux plus belles qualités de vaillance. Nous le comptions parmi les meilleurs. » Et, regrettant qu'il n'eût pas été donné suite à la proposition pour la croix d'honneur, demandée par le commandant de corps d'armée, accordée verbalement par le commandant d'armée, il ajoutait : « Personnellement je regrette beaucoup que la mémoire de mon cher petit camarade n'ait pas été honorée

autant que je l'aurais voulu. La grande estime dans laquelle nous le tenons sera toutefois un léger adoucissement à votre douleur. »

Antoine fut enterré dans un champ où reposaient déjà plusieurs de ses camarades. « Ce spectacle était vraiment imposant, — écrit sa tante venue de Sainte-Ménéhould, pour les obsèques, — et tous les assistants ressentait une profonde émotion ; plus d'une larme a coulé furtivement sur ces mâles visages. C'était vraiment les funérailles du soldat chrétien ; on sentait planer le surnaturel au-dessus de cette scène. »

C'est que tous ceux qui, comme M^{gr} Ruch, avaient seulement frôlé ce jeune homme pendant quelques heures, et bien plus encore ceux qui l'ont intimement connu, avaient été tout de suite et profondément gagnés par sa riche nature et ses nobles qualités. Il est bien rare de rencontrer un tel assemblage de dons natifs et de vertus dans un si jeune âge. « Ardent, généreux, il se donnait sans compter, n'ayant jamais un calcul personnel, allant au bien avec une complète abstraction de lui-même. « C'était une belle âme, si mûre à « la fois et si jeune, si virile et si délicate, mais « surtout si surnaturelle et si bien chez elle dans « le monde de la foi ! » écrivait un Père qui le voyait régulièrement. Une énergie indomptable

n'excluait pas en lui un tact allant jusqu'aux plus fines nuances. Bon pour tous, il le devenait surtout pour les petits et les humbles. Sa haute intelligence, son esprit cultivé l'entraînaient vers les choses de la pensée, mais il n'acceptait rien sans le soumettre au contrôle de la raison. »

Après sa mort, les témoignages abondèrent de cette universelle sympathie, exprimée souvent en termes d'une pénétrante émotion et d'une douleur profonde. Le capitaine W. qui, à la Braconne, l'avait eu sous ses ordres et l'avait apprécié, comme nous l'avons vu, tint à « faire connaître aux sous-officiers et canonniers faisant partie du groupe et ayant appartenu à la 69^e batterie, la mort si rapide de leur ancien sous-lieutenant, et une messe fut dite pour le repos de l'âme » du jeune chef qui avait su se faire aimer d'eux d'une rare façon.

Dans la région où il tomba, une tranchée reçut son nom, gage d'honneur et de touchant souvenir.

De nombreuses lettres portèrent à la famille en deuil l'assurance qu'Antoine laissait une mémoire vraiment vénérée et la consolaient, en redisant les louanges du jeune lieutenant avec une touchante unanimité. A ses qualités militaires, un de ses camarades, le lieutenant D., qui bien des fois le reçut à bord de son avion et le conduisit à ses reconnaissances, rendait, sous forme d'ordre de

service, un éclatant hommage en ces termes qu'on lira avec plaisir, même après ceux des citations officielles à l'ordre du jour :

« Lacam, sous-lieutenant d'artillerie du 41^e,
« venu à l'escadrille C. 53 comme observateur.
« S'est immédiatement révélé de grande classe :
« sang-froid, calme, mépris de la mort. Tenace
« dans ses observations, méticuleux dans les plus
« petits détails, ne laissant rien à désirer. Repre-
« nant souvent le travail plusieurs fois au milieu
« d'une canonnade intense, sans jamais se laisser
« détourner de sa mission, même par les attaques
« des avions ennemis, mieux armés et plus rapides.
« Chargé du service photographique de l'escadrille,
« a pu donner là toute la mesure de ses qualités.
« — Toujours volontaire pour les missions pé-
« rilleuses, toujours prêt à partir, par sa présence
« de tous les instants sur le terrain, il a su profi-
« ter souvent d'une éclaircie dans un mauvais
« temps pour faire une reconnaissance fructueuse,
« d'un essai d'avion pour faire tourner utilement
« un vol habituellement sans but, devançant ainsi
« les ordres de l'Etat-Major, en lui procurant
« instantanément des renseignements sur une
« attaque soudaine des Allemands. — A trouvé
« une mort glorieuse au champ d'honneur, gla-
« nant encore une fois des renseignements pré-

« cieux qu'il a payés de sa vie. Honneur à vous,
« mon bon et brave ami ! »

D'autres — nombreux — ont dit le souvenir qu'ils conservaient pieusement des qualités de son cœur. Nous en avons rencontré, au cours de ce récit, bien des attestations de supérieurs, d'amis, d'humbles inférieurs : ces dernières, les plus éloquentes sans conteste. Il serait facile de les multiplier. Contentons-nous de citer encore quelques lignes d'un ami des derniers temps. Le portrait qu'il trace sera la juste conclusion de ces pages.

« Nous nous étions liés au hasard des grandes routes. Il aimait comme moi les vastes horizons, cet air pur, les sapins et les bois, et cette terre ardéchoise où il revenait chaque année. Nous avions les mêmes croyances, le même idéal, la même foi, le même amour de ce qui ennoblit le cœur et élève l'âme... Chaque année augmentait cette amitié récente et la joie que nous avions de nous revoir... Si c'était un bon ami, il était encore pour vous un meilleur fils. Doux, prévenant, attentif à vous plaire, il était pour vous un compagnon fidèle. Vous aviez mis en lui, avec sa belle jeunesse, son intelligence, son travail, et ses qualités de cœur et d'esprit, vos plus chères espérances et l'espoir de voir se continuer en lui votre

race... Oh ! la belle mort que la sienne ! mort de héros sur le champ de bataille !... »

Oui, de héros, mais mieux encore, de victime très pure et très digne de servir de modèle et de propitiation. C'est la pensée la plus consolante qui reste au cœur de ceux qui ont connu Antoine. Il l'exprimait avec force et avec vérité, cet officier supérieur, chef d'Etat-Major de l'artillerie, qui envoyait à son ancien camarade et ami, le commandant Lacam, ces chrétiennes paroles de condoléance :

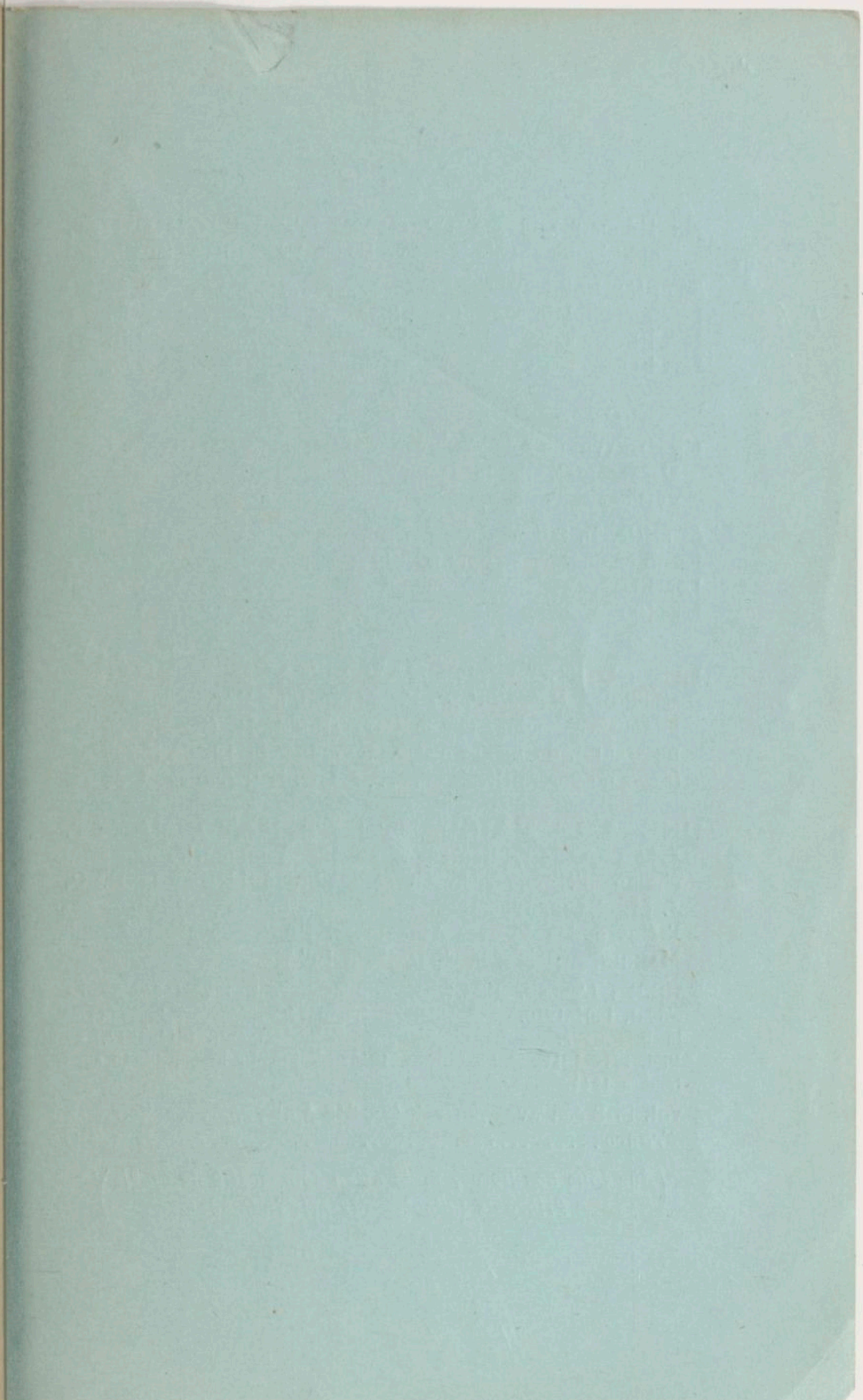
« Pendant les quelques mois de son séjour parmi nous, j'avais apprécié à leur juste valeur les qualités d'Antoine, son caractère si aimable et si ouvert, la générosité de ses sentiments, son amour du devoir et son éminente piété... Le bon Dieu choisit pour la rédemption de notre France ce qu'il y a de meilleur dans notre pays, et le sacrifice si noble et si généreux de ton cher fils sera, j'en suis certain, d'un grand poids dans la balance de la justice divine. »

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	5
Grenoble, Orléans, Paris	9
Le Mans	35
La Braconne	51
La Champagne	71
Verdun	105

80

3/12/89



MÊME LIBRAIRIE

UN HÉROS : **LE PÈRE GILBERT DE GIRONDE**,
Sous-Lieutenant de Réserve Par le Père Pierre SUAU.

8 ^e mille. In-8 couronne, <i>franco</i>	0 fr. 80
Les 5 exemplaires, <i>port en plus</i>	4 fr. »
Les 10 » »	6 fr. »
Les 100 » »	55 fr. »

Du même auteur :

UN BRAVE : **LE PÈRE PIERRE SOURY-LA-VERGNE**, de la Compagnie de Jésus, Aumônier du xvi^e corps d'armée.

5 ^e mille. In-8 couronne, <i>franco</i>	1 fr. »
Les 5 exemplaires, <i>port en plus</i>	4 fr. »
Les 10 » »	7 fr. 50
Les 100 » »	60 fr. »

LE SOUS-LIEUTENANT XAVIER THÉRÉ-SETTE, *En religion* : FR. MARCEL DE REIMS, des Frères mineurs capucins, par le CAPITAINE J. R. (R. P. JÉRÔME DE PARIS), du même ordre. 1 volume in-12, de 154 pages (avec un portrait)..... 1 fr. 50; *franco*, 1 fr. 75

UNE AME VAILLANTE ET RAYONNANTE.
Léon Asson, lieutenant au 18^e d'infanterie, mort au champ d'Honneur le 16 septembre 1914 Par le R. P. J.-M. LAMBERT, missionnaire apostolique, directeur de l'Œuvre des Prêtres éducateurs. Préface par Me Joseph MAURIN, avocat à la Cour d'appel d'Aix.

TABLE : L'enfant, 1883-1895. — L'adolescent, 1895-1904. — Le soldat, 1904-1910. — Le fils. — L'ami et l'apôtre. — Le poète et le littérateur. — Le Chrétien. — Saint-Maixent, 1911-1912. — Pau, 1912-1914. — La guerre, 1914. — Fin du héros, 15-18 septembre 1914.

1 vol. in-8 écu avec portrait (xx-348 pp.).....	5 fr. »
<i>Frango</i>	5 fr. 50

(*Sur tous nos livres, majoration temporaire de 20 0/0*)
Prière de l'ajouter aux prix indiqués